

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:    Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

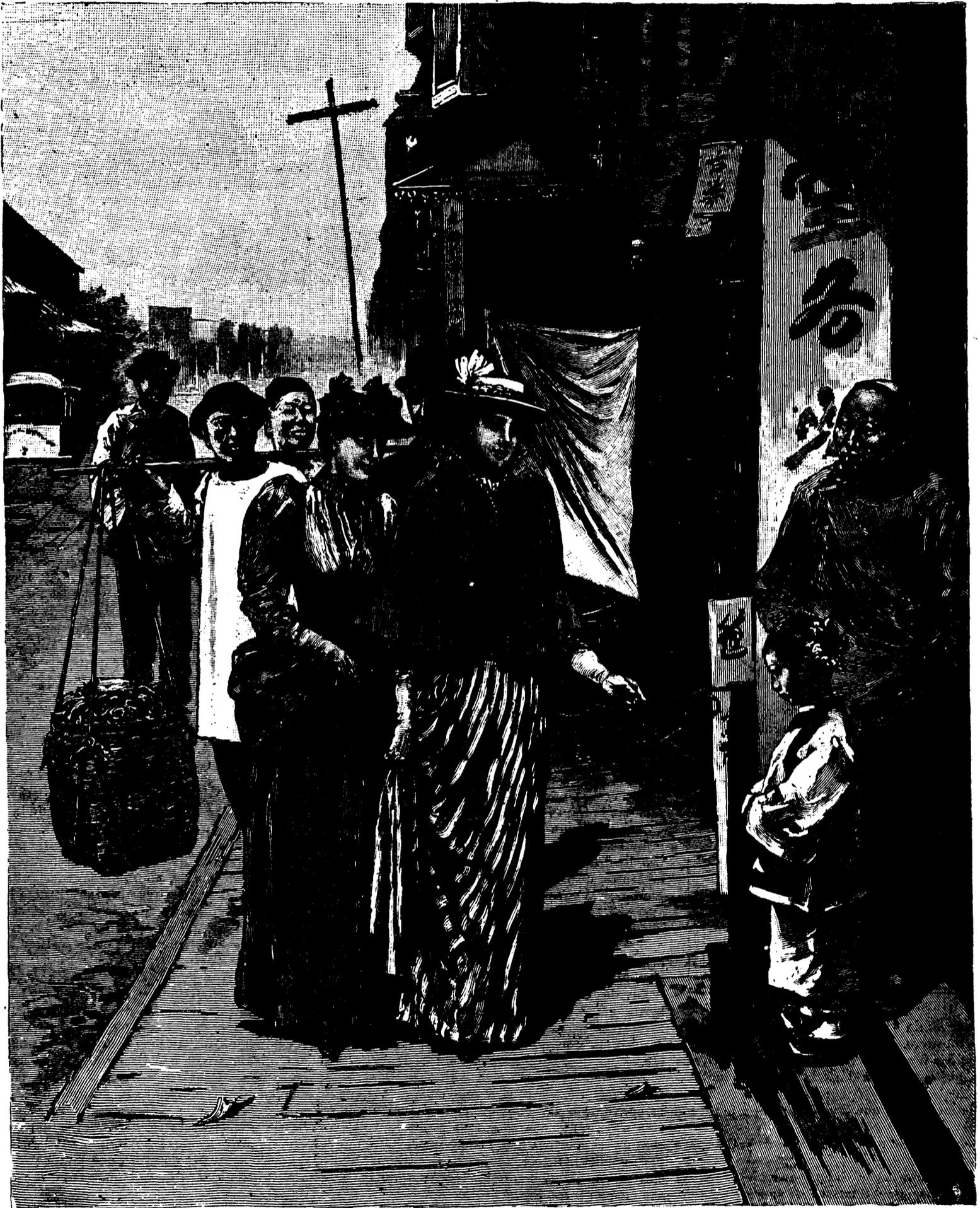
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8<sup>ME</sup> ANNÉE, No 384—SAMEDI, 12 SEPTEMBRE 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



SAN FRANCISCO (ETATS-UNIS).—UNE RUE DU QUARTIER CHINOIS

## LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 12 SEPTEMBRE 1891

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Echos de la Bohême, par Dr R. Chevrier.—Quartier chinois à San Francisco, par J.-G. B.—L'Angelus, par G.-A. D.—Les grands fauves de l'Amérique : Une chasse aux bisons (avec gravures), par Victor Forbin.—Amour de Dieu et du prochain : Légende, par B. C.—Poésie : Souvenir d'enfance : Alsace, par J.-B. Chatrion.—Cueillettes et glanures : La Trappe de Notre-Dame du Lac, à Oka, par Jules Saint-Fime.—Mystère, par Hermance.—Liste des numéros gagnants des primes du mois d'août.—Feuilletons : Un amour sous les frimas, par Louis Tesson.—Fleur-de-Mai (fin), par Georges Pradel.—Choses et autres.—Problèmes de Dames et d'Echecs.

GRAVURES.—San Francisco (Etats-Unis) : Une rue du quartier chinois.—La Trappe de Notre-Dame du Lac, à Oka : Le nouveau monastère ; Le Chapitre ; La chapelle provisoire ; Les Trappistes aux champs ; La Coulepe.—Russie : Expulsion des Juifs de Saint-Petersbourg, scène dans une gare de chemin de fer.

## PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRE"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOUVEAU FEUILLETON

LE MONDE ILLUSTRE commencera, la semaine prochaine, la publication d'un magnifique roman feuilleton. C'est l'œuvre par excellence du meilleur romancier feuilletoniste de Paris. Sans aucun doute, ici comme en France, le prochain feuilleton du MONDE ILLUSTRE obtiendra un succès sans égal.



Le Congrès du travail a terminé ses travaux la semaine dernière, à Québec, et vraiment, c'était un spectacle des plus intéressants que d'assister à ses séances, qui ont eu lieu dans la Chambre de l'Assemblée législative.

Un de mes amis, que j'y ai mené un jour, me disait :

— On croirait assister à une séance de la Chambre des députés.

— Erreur, mon cher, lui répondis-je, vous ne voyez donc pas que tous ces délégués discutent avec calme, et vous n'entendez pas une seule parole aigre ou méchante. En est-il ainsi pendant les sessions ?

— Parbleu ! vous avez raison.

Et, en effet, j'ai rarement vu des gens s'occuper avec tant de sang-froid de questions aussi importantes, et je me suis souvenu qu'il n'y a pas longtemps encore, les ouvriers comptaient pour bien peu dans la société, au Canada même, et que les patrons étaient souvent de petits potentats.

On ne leur reconnaissait guère que des devoirs, et, quand ils parlaient de leurs droits, on souriait pour toute réponse.

Tout cela est changé, heureusement, et il s'opère dans la société une évolution qui, je le crois fermement, produira de bons effets.

Applaudissons tous aux travaux du Congrès, travaux qui faciliteront ceux des législateurs, qui seront ainsi constamment tenus au courant des besoins de la société et des réformes qu'elle demande.

Le temps est passé où l'on disait que tout était bien et qu'il ne fallait rien changer, car cette doctrine était contraire au principe de la perfectibilité humaine.

\* \* D'excellentes mesures ont été adoptées, mais, je vous avoue en toute franchise que d'autres m'ont paru être un peu vagues ou incomplètes.

— Par exemple, il a été résolu, — si j'en crois les journaux — qu'une pétition demandant que tout homme jouissant de sa raison ait droit de vote, soit adressée à la Législature de Québec.

Cette loi, si elle était adoptée, irait plus loin que celle du suffrage universel, car elle ne comporte pas les exceptions imposées par la raison et la morale.

Les condamnés à des peines infamantes, les anciens forçats, les individus qui auraient subi des condamnations pour escroquerie, abus de confiance, soustraction de deniers publics, attentats aux mœurs, etc., jouissant de leur raison, seraient donc sur le même pied que les honnêtes gens et auraient le droit de vote pour créer des législateurs.

Il faut avouer que c'est très fin de siècle, mais, en y réfléchissant, nos lois sont si bizarrement fabriquées qu'il n'y a plus lieu de s'étonner de grand chose, puisque, comme l'a dit M. Cloran, dans son travail sur le système du jury, on a vu plusieurs figures, dans ce corps judiciaire, d'anciens forçats ou ex-condamnés à des peines quelconques pour des crimes infamants.

Je ne crois pas, je ne puis croire que le Congrès ait eu l'intention d'aller aussi loin, et j'aime mieux supposer que j'ai été mal informé.

Interdiction aux employés du gouvernement de travailler pour des particuliers.

Est-ce bien vrai, est-il possible qu'une loi semblable puisse être adoptée ?

Ainsi, je suis traducteur du gouvernement, un particulier, un éditeur vient me trouver et me demander si je veux me charger de la traduction d'un ouvrage anglais ou américain, et je ne pourrais pas le faire ?

A mesure que j'avance dans la vie, mes enfants grandissent, mes charges augmentent, et je n'aurai pas le droit d'apporter, par mon travail supplémentaire, un peu de bien-être aux miens ?

Mais, j'ai encore dû être mal renseigné.

\* \* Ailleurs, on demande l'instruction gratuite, principe que j'admets, mais qui nécessitera de grandes dépenses.

Or, le Congrès, tout en demandant d'excellentes réformes, n'indique pas où l'on puisera les ressources nécessaires pour couvrir ces dépenses, et c'est là une question qui aurait dû être discutée.

Nos sources de revenus sont très limitées, et tout à fait aléatoires, sauf une, celle provenant de la subvention du gouvernement fédéral ; nos forêts s'épuisent, nos mines ne rapportent pas encore ou rapportent peu, et je ne vois guère que le produit des licences accordées pour la vente des spiritueux qui alimente le trésor, après le bois, avec lequel il faudra bientôt compter.

En même temps, on veut avec raison encourager la tempérance, ce qui veut dire aussi que cette source de revenu serait presque tarie.

Cependant, j'admets parfaitement cette résolution.

Mais, en fin de compte, où trouver l'argent pour faire marcher la machine gouvernementale, pour subvenir aux besoins nécessaires ?

On demande aussi l'Octroi aux résidents nationaux de terres gratuites à une distance raisonnable des chemins de fer et avance à un taux d'intérêt peu élevé, de la somme nécessaire pour s'établir et subsister pendant un an.

Encore une bonne chose, en principe, mais où trouver l'argent ?

— A propos d'immigration, voici la résolution qui a été adoptée :

« Attendu que la dépense continue, systématique et de plus en plus grande, de grandes sommes des deniers publics pour faire venir de l'étranger des ouvriers, des journaliers, des pauvres, des indigents, des orphelins et des enfants ayant des habitudes vicieuses, corrompues et criminelles, est une injustice grossière faite à la population canadienne, et tout spécialement aux classes ouvrières, qu'il soit résolu que c'est un devoir impérieux pour le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux de faire cesser cette dépense et, en même temps, d'exercer une stricte surveillance pour prévenir l'introduction au Canada de ces gens, qu'ils soient envoyés par autorité du gouvernement impérial ou qu'ils nous arrivent autrement. »

Là, j'avoue ne pas comprendre du tout cette étrange rédaction, cette singulière prose faite par les membres du Congrès qui, tous sans exception, sont évidemment dans ce pays neuf, des immigrés ou descendants d'immigrés.

Je suppose que l'on a voulu dire que l'on protestait contre l'immigration de gens paresseux ou dangereux, mais on ne le dit pas clairement, puisque l'on semble, au contraire, déclarer que l'immigration en bloc ne se compose que de ces gens là.

Il y a dû avoir erreur, ou bien, le journal dans lequel je puise cet extrait s'est trompé.

\* \* Par exemple, quand le Congrès déclare s'opposer à l'immigration quinquennale d'un gouverneur général il a eu parfaitement raison.

Voici la protestation du Congrès :

« Gouverneur-général. — Les habitants du Canada sont capables, déclare le Congrès, de trouver parmi eux un homme qui puisse remplir les fonctions de gouverneur-général du Canada. Il demande donc pour le peuple l'élection du gouverneur au lieu de sa nomination par le gouvernement anglais. »

Parfait, parfait, on trouve chez nous des hommes aussi capables, connaissant mieux nos intérêts, qui ne seront ni princes, ni ducs, ni marquis, etc., et qui se contenteront de moins de \$50,000 par an.

Nos descendants riront bien de nous quand ils liront l'histoire de leurs ancêtres ?

\* \* Et, à propos d'immigration, savez-vous qu'en voyant ces pauvres Juifs exilés de la Russie et rejetés partout où ils se présentent, au Canada comme ailleurs, je me sens pris de pitié pour eux et que je trouve la société bien dure.

En fin de compte, pourquoi se transportent-ils à l'aventure dans un pays ou dans l'autre ? Parce qu'ils ont été chassés de leur patrie, par un ordre cruel du Tzar, qui ne leur donnait pas même le temps de vendre leurs biens et de réaliser quelque argent.

Si, — ce n'est qu'une simple hypothèse, — on venait tout à coup donner l'ordre à tous les Canadiens-Français de sortir du pays dans les vingt-quatre heures et que l'entrée des Etats-Unis nous fut défendue, que ferions-nous, où irions-nous ?

On résisterait, me direz-vous, je le sais bien, mais ma comparaison n'est pas exacte non plus, et pour bien comprendre la position des Juifs qui vivaient en Russie, il faut se souvenir qu'ils n'étaient que quelques milliers, noyés dans une nation de plus de soixante millions d'habitants et qu'il n'y avait pas de résistance possible. Il leur a fallu partir, sans le sou, quelques uns avec peu de vêtements.

Pourquoi leur refuse-t-on un asile, presque partout où ils se présentent ? Parce qu'ils sont Juifs ou parce qu'ils ne possèdent rien ?

La question de religion n'a, je crois, rien à faire ici, puisque au contraire toute religion enseigne la charité ; alors c'est parce qu'ils n'ont pas le sou.

Eh bien, le raisonnement ne paraît pas millionnaire, car ces pauvres diables là se trouvent dans des conditions toutes spéciales et il n'y a pas à dire qu'on va les renvoyer dans leur pays, puisque, de par la volonté d'un empereur autocrate, ils n'en ont plus.

Que voulez-vous qu'ils deviennent ; veut-on les tuer ou veut-on les forcer à devenir assassins ou voleurs, pour pouvoir donner à manger à leurs femmes et à leurs enfants ?

C'est vraiment une singulière manière de comprendre nos devoirs et je ne crois pas qu'on arrive à les convertir de cette façon là.

J'entends un bédét dire qu'ils n'ont que ce qu'ils méritent parce que leurs aïeux ont crucifié Jésus-Christ. En voilà un raisonnement ! Et parmi tes aïeux, es-tu bien sûr de ne pas compter un Juif ?

Qu'ils se convertissent, dit un autre. Et puis après, leur âme aura plus de chances de se sauver, mais on ne les en chassera pas moins, parce qu'ils n'ont pas le sou.

Non, cette manière d'agir est tout au moins arbitraire, pour ne pas dire plus.

## ECHOS DE LA BOHEME CANADIENNE

Paris, août 1891.

Ce sont maintenant les vacances et nous avons vaillamment gagné nos épaulettes, c'est-à-dire quelques semaines de repos. Aussi la Bohème se débande et disperse. Chacun prend son bord et emploie le temps du chômage à ce que bon lui semble. Les uns gagnent le bord de la mer, attirés qu'il sont par mille beautés alléchantes : splendeurs des couchers du soleil naufrageant dans le gouffre aux couleurs glauques, longs frissons des vagues immobiles comme un immense tapis vert mollement tendu, aux heures d'agitation aboiments prolongés de l'onde sur la grève désertée, grands bals, le soir, dans les vastes salons des hôtels, danses, courses, flirtage, amusements de toutes sortes enfin.

D'autres aimant moins le tapage et goûtant davantage les douceurs d'une rêverie que rien n'interrompt et que la chanson des feuilles et des nids berce et prolonge vont simplement se blottir dans quelque coin frais et paisible d'une campagne voisine. C'est moins luxueux, plus accessible à nos bourses et la retraite est, à mes yeux, vingt fois plus délicieuse. Il y manque la mer, il est vrai, mais pour celui qui sait scruter les prodiges épars sous ses yeux, tout dans la nature est superbe et peut tarir les sources de son admiration. Pour moi qui adore la mer, rien sans doute ne peut la remplacer, mais d'un autre côté, la parfaite quiétude, les longues battues sous les bois sonores, les paresseuses somnolences le long des sentiers couverts, les lectures restées inachevées, la cueillette des plantes rares et la moisson des scarabées aux carapaces écailleuses, le timbre fêlé des cloches pendant au cou des chèvres, les senteurs de foin mûr et mille autres choses charmantes dont se compose la vie champêtre compensent amplement, selon moi, le brouhaha bruyant, joyeux peut-être, mais ininterrompu et fatigant souvent, des plages noircies de touristes.

Enfin une troisième catégorie à qui il faut les grandes distractions, une succession rapide de tableaux riants ou de mouvements grandioses s'est décidée pour de longs voyages en-deça et au-delà de la frontière française. Rien, en effet, n'est plus intéressant que d'aller à grandes journées, variant les scènes à contempler, étudiant les mœurs observant les peuples et les contrées. Mais si l'on veut voyager avec profit, noter quelques impressions, bien voir et bien goûter, je doute fort, à moins que je ne sois dans l'erreur, que ce soit là un

moyen de se reposer l'esprit des travaux que l'on vient de suspendre.

Le chemin de fer a des secousses qui brisent, la vie devient nécessairement très irrégulière et la longueur du trajet ne nous laisse que peu de temps de relai aux stations que l'on croit devoir mériter notre attention. Et puis joignez à cela les indications thermométriques à cette époque de l'année et vous aurez les motifs de mon avis. Mais voyez-vous le *de gustibus* est implacable comme toujours et sera souvent l'excuse de bien des inepties.

Pour nous et quelques autres à qui il en coûte quelque peu de fuir le quartier Latin, notre départ n'est plus, toutefois, qu'une question de jours, d'heures peut-être. Il nous tarde d'aller nous ensevelir dans un endroit que nous avons rêvé, tout fleuri et bien solitaire. La campagne rapproche du ciel et la solitude dégage quelque chose de mystique et de pur qui donne à l'âme des extases. Et nous aurons tant de joie à aller reposer notre esprit et notre cœur. La vie à Paris—toute de fièvre et d'égoïsme—fatigue l'un et dessèche l'autre. Il est temps, après dix mois de travail, de retremper l'un et l'autre dans un bon bain de verdure et de rosée. Quelques lampées exquises d'aurores limpides et d'air non contaminé achèveront la guérison ébauchée.

Mais je ne veux pas anticiper sur les jouissances que je savoure d'avance et je promets—à ceux que ne lasse pas mon verbiage—quelques détails sur mon séjour dans le hameau que j'aurai choisi.

Pourvu toutefois que dame Fortune ou sire Destin ne s'amuse pas à donner des chiquenaudes sur le château de cartes de mes rêves bleus !

\* \*

D'ailleurs, Paris, en ce moment, n'offre guère d'attraits. Grand nombre de théâtres sont fermés, les amusements qui pullulent, l'hiver, ont ralenti leur tourbillon joyeux, tout le monde chic et bruyant a reflué vers les bains de mer ou les places d'été. Ces refuges séduisants qu'envahissent les gens pendant la relâche générale qui revient périodiquement, à ce temps de la saison, sont tous comme autant de faubourgs de la capitale, et ils en gardent l'entrain et l'activité.

C'est peut-être le tort des lieux de villégiature de n'être pas restés ce qu'ils devaient être et ce qu'ils étaient primitivement, c'est-à-dire de simples villages ou hameaux favorisés par la nature, avec un beau ciel, un bon climat, parfois quelque chose de plus, une plage propice, une source minérale, mais où l'on pût en tout temps trouver, avant tout, le moyen de vivre sans gêne, sans contrainte, satisfait de plaisirs rustiques et d'amusements familiers.

Mais le Parisien est un peu routinier, et plutôt que de changer d'existence, de mœurs, d'habitudes, il y a tout transporté. Le luxe n'a pas été oublié—l'étiquette s'y montre aussi sévère—la mode—cette grincheuse—s'y est installée. On y joue la comédie, on va au café concert, et quand on s'ennuie on va se délasser aux courses. Il faut y recevoir, il faut y danser.

En résumé, le repos qu'on y cherche et qu'on croit trouver ne s'y rencontre jamais. Et aujourd'hui, quinze jours à Trouville, à Vichy ou à Salies, ce n'est plus—pour la plupart—refaire sa santé et une provision de forces pour l'année de travail qui va commencer ; pour le beau sexe, c'est faire montre de toilettes neuves, ajouter un chapitre à leur roman ou tendre la ligne aux poissons et aux maris ; pour le sexe fort, c'est faire du sport, ébaucher de galantes aventures ; et pour tout le monde c'est simplement changer de fatigues.

Le progrès gâte tout, décidément.

Mais il ne faut pas se plaindre, car c'est le résultat nécessaire, inévitable, de ce désir d'innover, de cette rivalité dans le confort et la vogue—les hôtels pour être les plus fréquentés, les villas pour être les plus remarquées. Ensuite, le Parisien quitte difficilement Paris, et la crainte de l'ennui lui a fourni la malencontreuse idée de faire des endroits qu'il patronise autant de capitales en miniature.

C'est tellement exact que nombre de Parisiens, s'ils étaient libres de le faire, resteraient dans l'enceinte des murs, pendant les semaines de congé officiel, plus certains d'y trouver la tranquillité dont

ils ont besoin. Mais il faut subir la corvée. En effet, tout le monde est tenu de faire au moins ses quinze jours. Nulle part ailleurs qu'ici, croyons-nous, cette habitude est aussi générale. Personne n'est exempt, et l'habitude est tyrannique, en ce sens qu'elle devient loi pour tous.

Si vous dérogez, si vous ne vous éclipsiez pas pour quelque temps, c'est que vous êtes à la dèche, c'est que vous économisez, c'est que vous filez quelque amour clandestin, c'est que les affaires sont tendues et les cancanes de toutes sortes vont ainsi leur train jusqu'à ce que vous ayez satisfait aux exigences prescrites par le cérémonial de la vie parisienne.

Il est même au su de tout le monde que nombre de gens, acteurs, chanteurs, journalistes et d'autres encore, sont souvent forcés de mettre leurs bijoux—quand par hasard ils en ont—au Mont-de-Piété afin de pouvoir se payer le luxe de quelques jours d'embêtement aux bains de mer. Mais ils y seront quand même, l'habitude le veut !

Pour nous qui sommes dégagé de toutes ces tracasseries, qui suivons d'abord nos goûts et nos inclinations, si nous nous exilons de Paris ce sera pour gagner la solitude. Si nos désirs sont irréalisables nous préférons à la vie enfiévrée des places à la mode le séjour parfumé de notre chambre. Pour oublier la fraîcheur des buissons, j'aurai l'ombre de mes bouquins verts estomptant ma table de travail et pour remplacer le froufrou des feuilles agitées et le murmure des ruisseaux, j'aurai le méli-méli de mes paperasses froissées où mon âme aime à musarder de longues heures...

QUARTIER CHINOIS A SAN-FRANCISCO  
(Voir gravure)

Chacun sait que San-Francisco est à peu près la ville américaine qui héberge le plus de Chinois. Au temps fameux où les mines de la Californie faisaient sensation dans l'univers entier, les fils du Céleste Empire, alléchés par l'appât du gain, inondèrent ce pays de l'or. Depuis ce temps les autorités de Washington les ont frappés d'ostracisme, mais ça n'empêche pas que la Chine est largement représentée sur la terre libre de l'Amérique.

Enfants de la civilisation orientale, ils ne se sont jamais fusionnés avec ceux qui représentent la civilisation latine. Ils sont demeurés avec leurs mœurs, leurs coutumes, leurs costumes bizarres et... leur longue tresse de cheveux, et ils choisissent de préférence pour fixer leurs demeures, quand ils se sentent assez nombreux, certain quartier des villes qu'ils habitent.

La gravure représente une rue de San-Francisco dans le quartier chinois. Cette partie de la ville ne manque point d'originalité. L'on voit les asiatiques dans toute leur activité et tout leur grotesque attifage. Des enseignes couvertes d'hiéroglyphes décorent la devanture de vastes buanderies. Et de tous les objets exposés aux regards dans ce tableau, il n'en est pas de plus plein d'intérêt que la posture semi-artistique, semi-comique du chinois, qui, campé sur un portique, lance des regards assassins aux belles américaines.

Quelle figure prosaïque !—J. G. B.

## " L'ANGELUS "

Madame Pinkerton a exposé, ces jours derniers, devant quelques invités, dans une des salles du Musée d'histoire naturelle, une copie faite par elle-même du fameux tableau de Millet.

Cette copie nous paraît donner une bonne idée de l'original. Les deux personnages qui sont en prières, au son de la cloche de l'église du village, que l'on voit au loin, les teintes du couchant répandues dans l'atmosphère, de même que le sol fraîchement remué, ont été bien rendus.

Nous offrons nos sincères félicitations à Mme Pinkerton, et nous l'engageons à poursuivre l'étude des beaux-arts pour lesquels elle a un réel talent.—G.-A. D.

## LES GRANDS FAUVES DE L'AMÉRIQUE

## UNE CHASSE AUX BISONS

En écrivant ce titre, il me semble commencer un article nécrologique. Je viens de lire, dans une revue américaine, un article sur l' " *Extermination of the American Bison* " C'est donc bien vrai. Le bison américain aura-t-il disparu avant son congénère d'Europe ? Les chiffres sont là. Le dernier recensement des bisons de la forêt impériale de Lithuanie (Russie) donnait un total de 1,500 têtes entre les deux troupeaux. Et il est prouvé qu'au 1er janvier 1889, il n'existait plus que quelques centaines de bisons sauvages.

Quelle navrante constatation que celle-ci ! Quand je songe qu'en 1870, le grand troupeau septentrional, celui qui paissait dans les vastes prairies du Dakota, du Montana et du Wyoming, était évalué à un million cinq cent mille têtes !

La horde méridionale, celle du Kansas, comptait, en 1871, quatre millions d'individus.

Et maintenant, du Nord au Sud, de l'Atlantique aux Montagnes Rocheuses, quelques centaines de bisons en liberté !

Bisons et Peaux-Rouges, pauvres nomades ! L'Anglo-Saxon a fait place nette.

Et l'on peut être heureux de se dire : J'ai vu ce

qu'on ne verra plus après moi ! J'ai vu une chasse aux bisons !

\* \*

C'était en octobre 188... Des affaires de mines de plomb argentifère nous avaient attirés, plusieurs compagnons et moi, dans le territoire de Montana, alors très peu peuplé. Nous revenions à Virginia City, capitale du territoire. Un chemin de fer nouvellement établi—*Northern-Pacific, Saint-Paul Minneapolis*, si j'ai bonne mémoire,—nous permettait de revenir assez commodément aux villes populeuses de l'Est, en évitant les épouvantables *coaches* à douze chevaux qui composaient, il y a à peine vingt ans, les seuls moyens de communication. La voie était encore mal établie, plusieurs déraillements sans importance se produisirent. Je ne m'en plaignais pas outre mesure. A chaque instant, nous rencontrions des campements d'Indiens, accourus en foule pour admirer cette chose incroyable : une voiture marchant désormais sans les six couples de chevaux réglementaires ! Les arrêts forcés du train me permettaient de passer quelques heures avec ces étranges *Red-Skins*, ces Peaux-Rouges, dans la société desquels un voyageur ne saurait s'ennuyer.

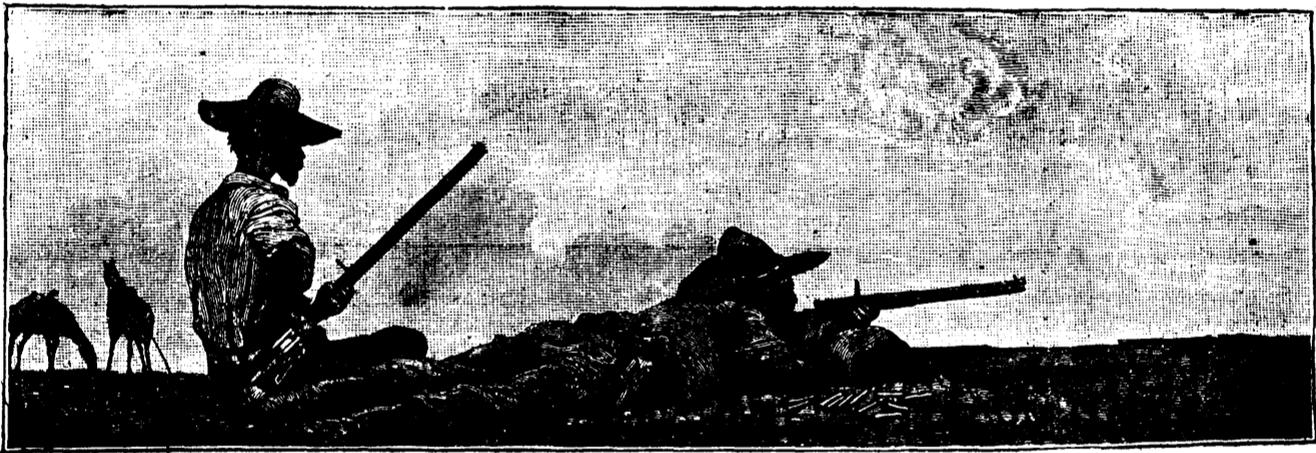
C'est ainsi qu'un peu avant d'arriver à Fort-Bento, nous apprîmes d'une bande d'Indiens qu'un troupeau de bisons était signalé à trois milles environ de cette dernière ville. Mes compagnons, jeunes Américains de l'Ouest, Français amoureux d'aventures ou Anglais avides de grandes chasses

comme leurs ancêtres, les Saxons, formèrent aussitôt le projet de suspendre le voyage et de s'approprier quelques toisons, qui déjà, à cette époque, valaient pour le moins vingt dollars. Mais force nous fut de remettre la partie au jour suivant. Nous n'avions pas de chevaux à notre disposition : l'Indien ne prête pas volontiers sa monture. Puis, nos bagages couraient le risque de diminuer de poids et de volume, si nous ne les mettions pas en lieu sûr.

A Fort-Bento, l'excellent M. W. Drummond, directeur du bureau des vivres, nous fournit de vigoureux *mustangs*. Quatre heures après l'arrivée du train, nous galopions joyeusement en rebrousant chemin le long de la voie, à la grande stupéfaction des 1,500 habitants de la petite ville, qui ignoraient encore la présence d'un troupeau de *buffaloes* dans la campagne avoisinante et croyaient sérieusement que nous partions lyncher quelques bandits des environs.

Nous n'eûmes pas de peine à retrouver nos Indiens. Quelques rasades d'eau-de-vie et la vue de nos dollars décidèrent deux ou trois d'entre eux à nous accompagner. Bientôt notre petite bande, lancée au galop, croisa de larges chemins qui traversaient la plaine déserte et nue en formant des lignes parallèles. C'étaient là, me dit-on, les routes des ruminants sauvages, lorsqu'ils émigrent périodiquement d'un canton à l'autre.

Les Indiens s'arrêtèrent brusquement, le bras tendu vers l'horizon. En suivant cette direction, j'aperçus un point noir qui faisait tache dans le



Etendu à plat ventre, je vise longuement. — Page 308, col. 2

ton grisâtre de l'immense prairie. " *The buffaloes !* " crièrent les hommes, qui s'animaient déjà et semblaient goûter par avance les émotions de la chasse.

Je croyais me tromper, et ma vue se troublait à force de regarder fixement cette tache noire. Après cinq minutes de galop, je pus me convaincre que nous étions bien en présence du troupeau cherché. Il devait occuper plus de 40 hectares de terrain,—et peut-être une ondulation, invisible de loin, cachait-elle la réelle étendue. En calculant, ce qui est la moyenne reconnue, vingt individus par acre, on voit que nous avions devant nous une bande de 2,000 bisons pour le moins.

Ceux de nos compagnons qui connaissaient déjà ce genre de chasse, réglèrent aussitôt l'attaque. Nous nous divisâmes en sept groupes de deux chacun, et nous nous élançâmes pour cerner les bisons dans un cercle de 3,500 pieds de rayon. Le buffalo n'a pas la vue perçante. A cette distance, nous pouvions les décimer à notre aise sans attirer leur attention par la fumée de nos rifles à répétition ou le bruit des détonations.

A cette heure-ci, dans mon ermitage où les grands arbres d'un jardin me cachent les cheminées moroses et la lèpre des laides murailles grises, je ferme les yeux pour revoir plus clairement ce beau coin du Far West, cette vaste mer ensoleillée, ces horizons aux lignes rigides, cette masse compacte qui pourrait être un brunâtre amas de rochers et qui, malheureusement, est une chose

vivante, un troupeau criant, bêlant, de belles et bonnes créatures que je massacre stupidement, sans même juger du résultat de mes coups. Et j'ai horreur maintenant de cette chasse imbécile !

Etendu à plat ventre dans l'herbe, mon rifle appuyé sur mon *poncho* de laine, je vise longuement, à coup sûr, au point de mire voulu. Mon compagnon, un taciturne métis de Mexicain et de Français, tire à la façon de son pays, en s'accroupissant sur les talons. Nos chevaux paissent à cent pas de là ; le mien relevant la tête de temps en temps, les oreilles tendues, comme à l'approche d'un danger. Je comprends bientôt la cause de cette inquiétude. Du fond de la prairie monte vers nous un bruit indescriptible, comme un roulement de tonnerre assourdi. Ce sont les mugissements de ces milliers de bêtes. Il faut qu'elles soient bien nombreuses pour que leurs voix, qui ne rendent d'ordinaire qu'une sorte de sourd roulement, produisent en s'unissant un retentissement aussi fantastique.

Maintenant, en y songeant froidement, je considère que j'aurais mieux fait,—mais il en est bien temps !—de continuer mon voyage jusqu'à Virginia City. Je n'aurais pas ces meurtres sur la conscience. Mais allez donc raisonner dans des cas pareils ! On a un bon rifle en main, une cible magnifique devant soi, et l'on tire. A la douzième cartouche, nous nous souvînmes à temps que c'était là le nombre fixé, et nous courûmes à nos chevaux.

—Attention ! murmura Santiago, après quelques minutes de galopade. Nous sommes en avance.

Et il me montra d'un geste nos camarades qui accouraient de leur côté vers le troupeau.

—Laissons-les entrer les premiers, ajouta mon prudent compagnon. Une peau vaut bien un cuir.

Je ne compris pas d'abord cette hésitation. Je distinguai nettement les bisons, qui ne semblaient pas se douter encore de notre présence. Quelques balles avaient porté. Les buffaloes se groupaient autour des cadavres, les flairaient à plusieurs reprises et se remettaient stupidement à brouter l'herbe.

Des cavaliers s'élançèrent au galop dans le troupeau compact. Les premières bêtes s'écartèrent sans répondre à l'attaque. Il devenait facile de les tuer à coups de sabre, leur nonchalance permettait de les pointer aux parties vitales.

Mais un jeune homme eut la malencontreuse idée de décharger son revolver sur un taureau, sans lui causer autre dommage qu'une blessure à l'épaule. C'était un animal splendide, colossal. Le mugissement qu'il poussa en s'élançant sur son ennemi dispersa le troupeau, qui se mit en un instant hors de portée, sous la grêle de coups de carabines.

Quand le terrain se fut éclairci, nous aperçûmes l'énorme bête qui se reculait pour fondre de nouveau sur le malheureux Américain, étendu à terre

sous son cheval éventré. Rien n'égalait l'agilité et la vivacité du bison en liberté. Pendant les vingt secondes que je mis à sauter à terre et à courir, le rifle en main, au secours de mon camarade, le taureau lui avait porté trois coups de corne qui en firent une masse sanglante, informe.

Je n'eus que le temps d'ajuster, le fauve s'élançait sur moi, le muflle rasant l'herbe. La balle l'arrêta net. Il me regarda un moment de son gros œil rond qui brillait sous les longs poils, chancela, se détourna comme pour s'enfuir. Un galop de

cheval me fit comprendre qu'un camarade songeait enfin à me porter secours.

—Attends que je le tire au ventre ! me criaient-ils.

Pour éviter au buffalo les trances de l'agonie ou pour ne pas gâter la peau, le "part à deux" est toujours mal vu au Far West... le communisme n'y fait pas fortune... j'achevai le blessé à bout portant d'un coup au cœur.

VICTOR FORBIN.

## AMOUR DE DIEU ET DU PROCHAIN

LÉGENDE

On raconte qu'une fois le rabbin Joël et ses frères surnommés les Sept colonnes de la Sagesse, étaient assis dans la cour du temple, discourant sur ce qui pouvait assurer le repos ici-bas. L'un dit que c'était la possession d'une fortune suffisante, acquise sans prêcher ; le second que c'était une



La balle l'arrêta net.—Page 309, col.

grande renommée et la louange de tous les hommes ; le troisième, c'était le pouvoir et la sagesse pour gouverner l'Etat ; le quatrième faisait consister le repos dans un intérieur heureux ; le cinquième dans la vieillesse d'un homme riche, puissant, célèbre, entouré de ses enfants et des enfants de ses enfants : le sixième dit que tout cela était vain si l'on n'observait la loi de Moïse. Le rabbin Joël, qui était l'aîné et le plus vénérable, prit la parole à son tour : " Vous avez tous parlé sagement, mais vous avez omis une chose essentielle : pour trouver

le repos il faut joindre à tous ces biens le respect de la tradition et des prophètes."

Il y avait dans la cour, parmi le peuple qui écoutait les docteurs, un bel enfant aux cheveux blonds, aux yeux brillants où se mirait le ciel ; il tenait à la main un lis blanc comme la neige. Il se leva, et quoiqu'il n'eût que douze ans, tous se tournèrent vers lui, attendant qu'il parlât.

" Celui-là seul a le repos, dit-il, qui aime le Seigneur son Dieu de tout son esprit, de tout son cœur, de toute son âme, et son prochain comme

lui-même. Il est plus grand que s'il possédait la richesse, la renommée, le pouvoir, plus heureux que s'il vivait dans le plus heureux intérieur, plus digne d'honneur que le vieillard riche et puissant. Il est lui-même la loi et les prophètes."

Les docteurs, tous étonnés, s'entre-regardaient et se demandaient : " Quand le Messie viendra nous dira-t-il de plus grandes choses ! " Cependant ils louaient Dieu, disant : " L'Éternel a mis sa sagesse dans la bouche des enfants."

B. C....



## SOUVENIR D'ENFANCE

ALSACE

Maintenant la maison s'ombrage de verdure,  
Me disais-je, rêvant, au coin de mon foyer,  
Triste, devant ce gai réveil de la nature  
Et ces beaux rayons d'or d'un soleil printanier....

On a repinté de vert les volets et la porte,  
Réparé l'écurie et rechaumé le toit.  
Notre grand boeuf roux beugle, en attendant qu'il sorte  
Le chariot rouillé pour le conduire au bois.

Qu'elle a belle apparence ! on revoit comme en rêve  
Les beaux jours d'autrefois, quand c'était là "chez nous,"  
Quand le printemps nouveau rejuvenissait la sève  
Et nous mettait au cœur de jeunes desirs fous.

Chaque jour, le travail, fini, tout le village  
Descendait écouter les vieux airs du pays.  
Les anciens oubliaient leurs guerres et leur âge,  
Et les jeunes dansaient,—ô jours évanouis !....

Les brouillards blancs montaient dans les grands sapins  
[sombres ;  
Les derniers bruits du soir s'éteignaient par degrés,  
Et l'on voyait déjà, là-bas, grandir les ombres  
Dans la vague lointain du couchant empourpré....

La valse au rythme lent,—ô les valseuses d'Alsace !  
S'égrenait douce et tendre au silence du soir,  
Et les couples passaient, enlacés, pleins de grâce,  
Devant les vieux assis en cercle pour les voir....

Que ce spectacle heureux enchanta mon beau rêve !  
Mais, douloureux revers de choses d'ici-bas,  
J'ouvris les yeux : le vent seul ébranlait sans trêve,  
Avec de lourds efforts les volets verts d'en bas !

*J. B. Chatrian*

Bruxelles (Belgique), 1891.



LA TRAPPE DE NOTRE-DAME DU LAC, A OKA

Quand vous remontez la rivière Ottawa sur l'un des jolis bateaux à passagers de la Compagnie de navigation de l'Ottawa, quelques minutes après avoir quitté Sainte-Anne de Bellevue, comté de Jacques-Cartier, en plein milieu du beau petit lac des Deux-Montagnes, vous avez sous les yeux un des plus charmants panoramas qu'il soit possible d'imaginer. A main droite, c'est Sainte-Anne, et, tout le long de la berge de l'île de Montréal, les fraîches résidences d'été, perdues dans les grands arbres, avec, en face, des yachts coquets qui se balancent, à l'ancre ; un peu plus au nord, l'horizon bleu qui va se marier avec l'eau rousse de l'Ottawa, par derrière l'île. A gauche, vous voyez Vaudreuil et une autre rive pleine de charmes, avec ses îles, ses petites baies et ses petits sommets gaillards qui se dressent çà et là pour chasser toute monotonie. Et cela se continue, toujours aussi agréable à l'œil, à travers Hudson et Como, jusqu'à Rigaud et l'île Jones qui font vis à vis, tous endroits dont je n'ai pas besoin de redire les agréments.

Mais le bateau poursuit sa course, et plus vous avancez, le cap sur Oka, à l'extrémité ouest du lac, mieux vous distinguez le décor des deux montagnes riveraines qui lui ont valu son nom. Elles sont sises sur la droite, rive nord de l'Ottawa. Si vous examinez bien celle qui se trouve le plus à l'ouest, vous distinguez vite et bien une tâche blanche qui ressort vivement sur le fond vert de l'épaisse forêt s'accrochant à la montagne. C'est

la plus grande des chapelles du Calvaire, le fameux Calvaire du Lac où se fait, chaque année, un solennel pèlerinage, que les pèlerins accomplissent pieds nus pour la plupart. Il a lieu à la date du 14 septembre, jour de l'exaltation de la sainte croix.

Pour peu que vous continuiez d'attacher vos regards à cette même montagne, vous y apercevrez encore, cachée dans un repli de ses flancs, une large masse grise, vaste construction en bois. C'est le premier monastère construit pour la Trappe de Notre-Dame du Lac, quand les fils laborieux de St-Bernard sont venus parmi nous pour la première fois, et qu'ils se sont fixés là, en pleine montagne, au beau milieu des mille arpents de terre à eux concédés, en pur et généreux don, par les Messieurs de Saint Sulpice, seigneurs d'Oka et de l'île de Montréal.

Il y a de cela sept ou huit années tout au plus, qu'ils arrivèrent, au nombre de quatre ou cinq, renouveler au milieu du peuple catholique et agriculteur du Canada français les bienfaits incomparables de l'antique Clairvaux et du moderne Bellefontaine, et déjà cet ordre s'est si bien popularisé, les recrues ont été si nombreuses, que le premier bâtiment étant d'une insuffisance absolue il a fallu l'abandonner et songer à se loger à neuf. Les quatre pionniers de la religion et du travail saint se sont multipliés : la Trappe de Notre Dame du Lac compte aujourd'hui plus de soixante sujets.

C'était donc pour assister à une belle et consolante fête, la bénédiction de ce monastère nouveau de la Trappe, que nous nous rendions l'autre jour à Oka, en compagnie d'un nombreux clergé et de plusieurs pieux laïques.

Les religieux de la Trappe, dont on connaît l'industrie et la puissance de travail, ont construit eux-mêmes la demeure qu'il vont occuper maintenant, aidés de la charité publique qui ne saurait, certes, encourager œuvre meilleure. Nous avons dit que l'ancien monastère, construit en bois, se dressait au flanc d'un mamelon de la montagne ; de l'autre côté du même mamelon, dans le creux du vallon, s'élève la construction nouvelle, toute en pierre, et d'un aspect imposant : comme si ces bons Pères avaient voulu mettre leur demeure affectuonnée à l'abri des tempêtes du monde physique ainsi qu'ils viennent soigneusement y cacher leur vie, loin des tourbillons du monde moral.

Le chemin qui va d'Oka à St-Joseph du Lac, la paroisse voisine, descend une pente très raide, à cet endroit, puis il se relève rien qu'un peu et nous voici en face du monastère. Tout au bas de la rampe, se trouvent le moulin à scier le bois, établi par les Pères, et le moulin à farine, restauré par eux et anciennement connu sous le nom de le moulin de la baie. En effet, l'eau du lac forme une baie, à quelques trente arpents de là, ce qui la rapproche de la résidence de la Trappe ; probablement, plus tard, ces constructeurs et ingénieurs indomptables y auront établi un mouillage, voire même des quais, avec routes carrossables, pour l'expédition des produits nombreux de leur riche métairie.

Mais voilà bien que je m'arrête à décrire tout ce qui m'a frappé, à première vue, comme nous arrivions au monastère, et j'ai mentionné à peine la magnifique cérémonie qui nous y avait attirés. Je n'ai pas signalé l'arrivée de notre bateau à Oka, après une couple d'heures d'intéressante navigation, depuis Lachine où, de Montréal, on se rend par chemin de fer ; je n'ai pas dit les émotions du débarquement de quelques centaines d'excursionnistes sur un modeste quai de cabotage, tout étonné de voir pareil concours, les agréments d'un bout de voyage à travers la campagne, comme on n'en pas a fait depuis de longues années, dans une charette à ressorts, attelée d'un bon vieux cheval de labour, tout efflanqué par l'usage, et ne tenant bon train que sous les caresses du fouet, manié avec adresse par un naïf automédon. Non, j'ai négligé tout cela, tant il me tardait d'arriver au monastère : nous y voici.

Les cloches sonnent à toute volée, les bannières et pavillons aux couleurs pontificales et aux couleurs nationales claquent sous la brise, tout respire la gaieté. Un clergé nombreux circule autour du monastère, la cérémonie vient de commencer. Elle a lieu en plein air ; le célébrant, l'archevêque de

Montréal, Sa Grandeur Mgr Fabre, officiant pontificalement, est sous la tente, espèce d'immense velum, fixé sur des traverses, au haut de longues perches. Le clergé du sanctuaire entoure le trône, le reste des ecclésiastiques et tout le peuple, hommes et femmes, ont pour couverture de leur temple le grand dôme des cieux. Les bons Pères de la Trappe, dans leur sollicitude, avaient voulu faire ainsi, en plein vent, cette cérémonie grandiose afin de permettre aux personnes du sexe d'y prendre part. Car on sait que les femmes n'ont pas la faculté de pénétrer dans leur demeure plus loin qu'à la procure.

Fallait entendre les religieux psalmodier l'office, avant que ne commençât la messe, fallait voir leurs misels antiques à gros fermoirs de métal, couchés sur les pupitres de bois brut, fallait contempler leur air d'austérité, de pénitence et d'ardente prière, au milieu de ce concours un peu mondain dont ils se voyaient entourés pour la première fois peut être, pour se dire : voilà bien sûrement un spectacle qui vaut la peine qu'on s'y dérange.

Cette cérémonie dura deux heures environ. Elle consistait en une double bénédiction, celle du monastère nouveau et celle de la pierre angulaire de la future chapelle, qui sera construite incessamment et qui s'élèvera sur l'emplacement même où fut célébré, ce jour-là, l'auguste sacrifice.

L'office ne fut interrompu que par la quête où les quelques centaines de catholiques, qui avaient l'avantage de se trouver là, donnèrent généreusement ; c'était pour la construction de la chapelle. A la fin de la messe, et juste avant que ne commençât la bénédiction, M. l'abbé Colin, supérieur du séminaire de Saint Sulpice, à Montréal, vint faire à la foule une touchante allocution où sa pénétrante parole sut, comme aux plus beaux jours, exciter l'émotion et l'enthousiasme dans tous les cœurs.

D'abord il se fit l'interprète de la reconnaissance des Pères Trappistes auprès de la population catholique qui s'est montrée dignement généreuse à leur égard, puis il dit ensuite celle des catholiques canadiens pour l'œuvre très belle de la Trappe. Nous vous remercions, a dit l'orateur au nom de tous, nous vous remercions, agriculteurs modèles, des bienfaits de vos exemples et des fruits de vos labeurs ; dans un ordre plus relevé, l'ordre moral, nous vous remercions encore, victimes de pénitence, de ce que vous expiez pour nous des péchés que vous n'avez pas commis et dont Dieu nous demanderait justice ; nous vous remercions enfin, apôtres de la prière, de ce que vous attirez sur nous des bienfaits dont nous sommes, personnellement, tout à fait indignes.

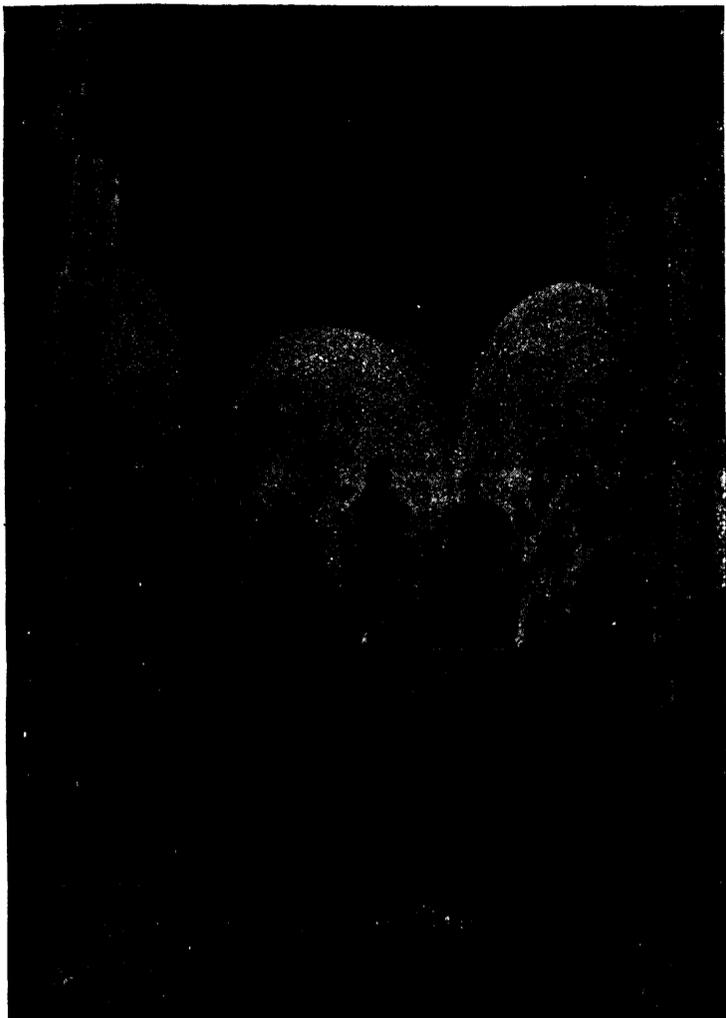
Dans le développement de ces trois grandes pensées, l'orateur a pu démontrer, avec un art parfait et une conviction profonde, qui a bientôt passé dans l'âme de chacun des assistants, toute la haute utilité d'une fondation comme celle de la Trappe en un pays catholique comme le nôtre.

Nous aurions voulu voir là ceux qui ne se rendent pas encore un compte exact des bienfaits que pareille institution peut valoir à un pays. En tous cas, nous leur conseillons, à ces sceptiques des œuvres de Dieu, d'aller se rendre compte par eux-mêmes du genre d'école de vertu que peut bien être la Trappe, et nous leur promettons qu'ils en reviendront édifiés !

La cérémonie étant terminée, on passa dîner. Les bons Pères de la Trappe avaient eu l'obligeance d'offrir l'hospitalité la plus large, non seulement aux messieurs du clergé, mais à tous les laïques présents. Après un succulent repas, à la manière de la Trappe, c'est-à-dire sans viande aucune, mais cependant avec du poisson, du sel, du vinaigre, en plus, et quelques autres adoucissants accessoires que ne comporte pas l'ordinaire du Trappiste, on dépose, à titre de gratitude, une légère obole, et l'on procède à la visite du nouveau monastère.

De la cave au grenier, nous l'eûmes bientôt tout parcouru, visitant la cuisine, le réfectoire, le laboratoire, le dortoir, tout comme la salle du Chapitre, la chapelle provisoire, etc.

Ces immenses corridors, vœufs de tout meuble, cette salle du Chapitre où l'on n'aperçoit que quelques pauvres bancs, cette humble chapelle où les stalles sont en bois brut, parlent haut de pénitence



Statue du Sacré Cœur, en face du monastère

et de mortification, tout comme ces étroites cellules, larges de trois pieds à peine, où le religieux prend, sur la dure, quelques heures de sommeil. On sait que les Trappistes se livrent au sommeil à 7½ heures de la soirée, mais sont sur pied déjà à trois heures du matin, pour l'office du jour, après quoi les méditations, lectures spirituelles, la messe et puis le travail occupent tous leurs instants.

Ayant inventorié le monastère d'un bout à l'autre, sans oublier l'hôtellerie où les étrangers reçoivent une large hospitalité, qui viennent consacrer quelques jours à la retraite, en ce lieu unique pour cette fin, chacun de nous veut voir les communs, ces belles dépendances de la Trappe, partout si vantées. Un des excellents frères communs nous guide. Nous visitons, en premier lieu, la beurrerie, et nous avons le secret, en entendant expliquer le mode de fabrication, de l'excellent beurre que nous dégustions tout à l'heure. Et puis la grange, si spacieuse et bien tenue, les écuries si modernement aménagées et si commodes, l'étable même et la porcherie où brillent des qualités semblables font l'objet d'une visite spéciale de la part du plus grand nombre des touristes, tant ecclésiastiques que laïques.

La promenade tirait à sa fin. Pendant qu'un artiste complétait la série de vues que nous reproduisons, nous allâmes visiter le moulin à farine, actuellement en réparations, dans une des salles duquel un réfectoire d'occasion avait été installé, dont la table fort bien garnie avait vu un grand nombre d'hôtes lui faire honneur, à bon droit. Ce tour fini, nous quittons le monastère, au milieu des témoignages de sympathie des bons Pères de la Trappe, pour rallier le bateau qui devait nous ramener à Lachine.

C'est en souvenir de cette fête, aussi belle qu'elle est rare, que le MONDE ILLUSTRÉ donne aujourd'hui toute une série d'illustrations bien propres à intéresser nos lecteurs. Ils verront là le monastère actuel, au moins le principal corps de bâtisse, auquel de nombreuses ailes devront s'ajouter plus tard pour répondre aux besoins de la communauté grandissante. Nous leur montrons aussi la chapelle provisoire, la salle du Chapitre où le prêtre

fait ses admonestations à la communauté, la coulpe, cette scène impressionnante, alors que le Trappiste, abîmé la face contre terre, fait l'aveu de ses manquements à la règle, devant tous ses frères réunis, dont chacun a le droit de le charger encore des fautes qu'il aurait omises ou négligé de confesser. Nos gravures font aussi voir les Trappistes dans les champs, se livrant aux travaux ardu de la terre qui nous donnent raison de ces riches moissons sur un sol naguère inculte, de ces terrains arides, défrichés et fertilisés, de ces pierres amassées une par une et accumulées pour faire une clôture solide et fort propre, de ces animaux tenus en si bonne condition, de ces constructions sorties de terre comme par enchantement, etc. Enfin, une dernière illustration représente un groupe de personnes en prière devant la statue du Sacré Cœur que les Pères Trappistes ont fixée au sommet d'un haut monticule, de l'autre côté de la route des voitures, juste en face du monastère.

Pour nous, nous sommes revenu du monastère de la Trappe de Notre-Dame du Lac, à Oka, avec la plus haute idée du bien que cette institution est appelée à opérer dans notre pays, trouvant qu'on était resté en dessous de la vérité dans tous les compliments qu'on nous en avait déjà faits. D'après ce que nous avons vu, et comme question pratique, nous nous demandons pourquoi le gouvernement de la province de Québec, qui songe depuis longtemps à subventionner une ferme modèle ou institut agraire, tenu sur un pied de première classe, ne prierait pas les excellents Pères de la Trappe de prendre la direction d'un pareil établissement ? Rien ne se prête mieux à ces fins que leur vaste ferme d'Oka, et ce sont assurément les meilleurs éducateurs en la matière qu'il soit possible de trouver.

A ceux qui croiraient peut-être exagéré ce que nous venons d'en écrire à la hâte, lorsque le sujet mérite d'être traité à fond, et le sera sans doute avant longtemps, nous disons : Allez visiter la Trappe de Notre-Dame du Lac, et vous nous en direz des nouvelles. Ne fût-ce qu'une courte visite, comme celle que nous faisons l'autre jour, profitez-en, et vous reviendrez satisfaits. Une belle occa-

sion se présentera encore, l'an prochain, aussi solennelle que cette année, l'ouverture au culte de la nouvelle église abbatiale et le sacre d'un abbé de l'ordre : il est à espérer qu'un concours immense se portera, cette fois-là encore, vers la Trappe de Notre-Dame du Lac, à Oka.

*Julien Saint-Etienne*

## MYSTÈRE

Qui êtes-vous, cœur ami, main discrète qui m'adressez des fleurs ?...

Je crains de vous nommer sous la tristesse du petit billet jeté dans les corolles brillantes qui ont un instant tremblé entre mes doigts...

Qui que vous soyez, votre envoi m'a émue ; et laissez-moi espérer le plaisir de vous pouvoir dire : Merci !

HERMANCE.

## PRIMES DU MOIS D'AOUT

## LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois d'AOUT, a eu lieu samedi, le 5 SEPTEMBRE, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	28,426....	\$50.00
2e prix	No.	19,512....	25.00
3e prix	No.	4,211....	15.00
4e prix	No.	25,294....	10.00
5e prix	No.	11,343....	5.00
6e prix	No.	41,201....	4.00
7e prix	No.	3,031....	3.00
8e prix	No.	45,631....	2.00

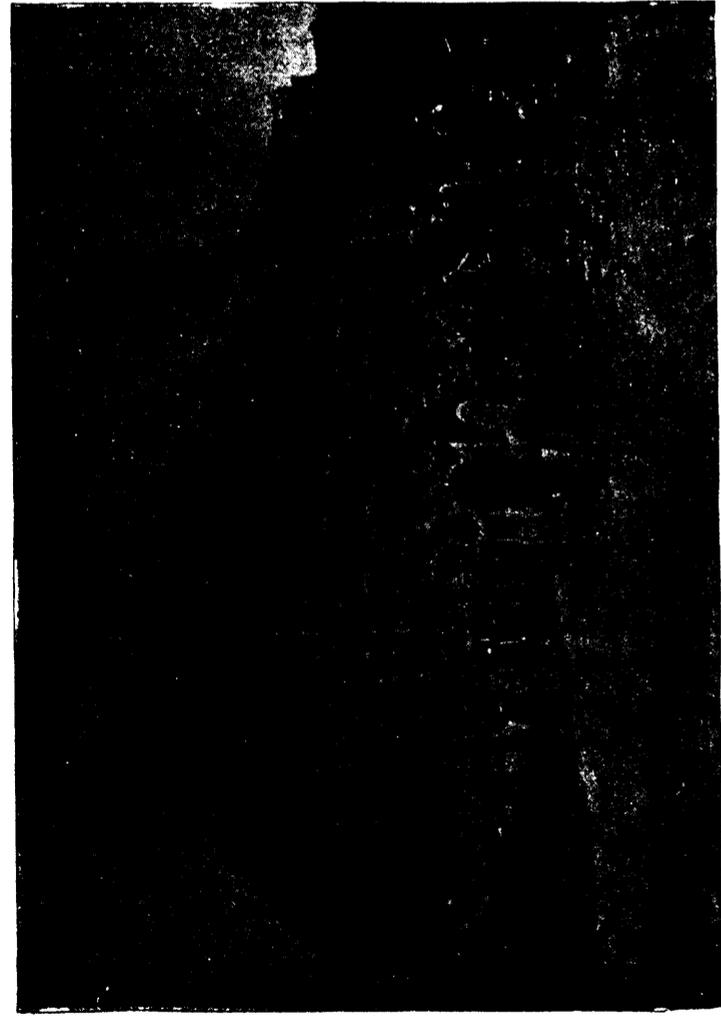
Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

28	5,784	18,900	25,689	32,873	43,317
529	6,582	19,452	25,718	34,191	43,568
602	7,586	20,168	26,779	34,468	43,634
643	10,620	20,259	26,797	34,508	44,247
849	13,445	20,881	27,263	35,325	44,776
1,009	14,348	21,271	28,056	35,708	45,350
2,351	14,808	21,836	29,216	37,909	45,812
3,009	14,904	21,895	31,132	39,300	46,811
4,082	15,668	21,960	31,187	39,421	46,997
4,136	15,944	22,207	31,585	40,458	47,595
4,290	16,677	22,522	31,659	40,742	47,761
4,362	17,165	23,669	31,776	40,838	47,986
4,502	17,464	24,297	32,392	42,886	48,354
5,109	17,471	25,499	32,822	43,052	49,682
5,314	18,886				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'AOUT, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec

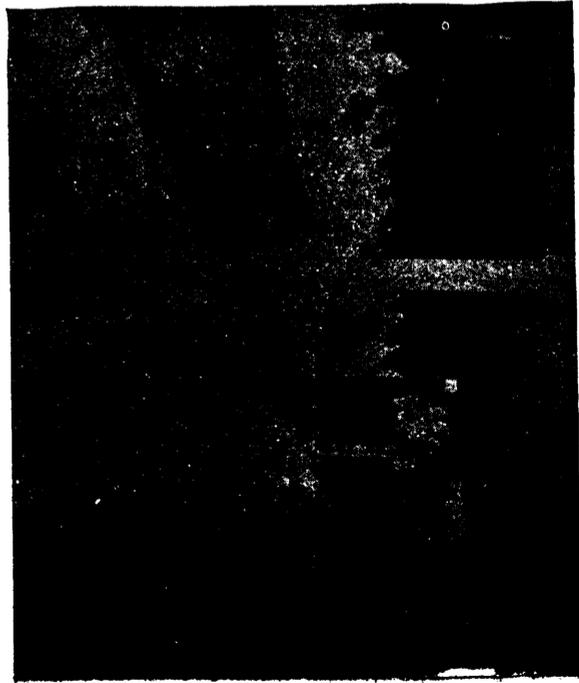
Il y a des parents qui croient de leur devoir d'empêcher leurs filles de professer un amour qui ne rencontre pas leur sympathie pour une raison ou pour une autre. Voilà ce qu'on peut appeler de la folie, car l'amour ne se commande pas ; et c'est inutilement martyriser une personne que de vouloir détourner son affection d'un objet qu'elle ne pourra jamais oublier. Pour qu'un ménage soit vraiment heureux, il faut que le cœur, bien plus que la raison, préside aux amours. Que de malheureux fait le contraire !—PAUL DE VEREZ.



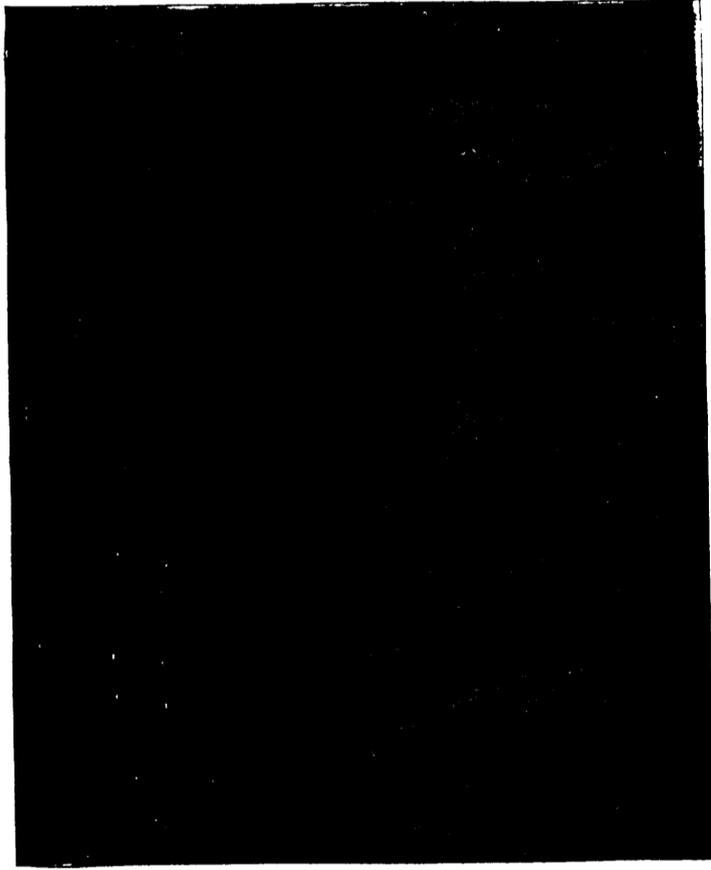
Le nouveau monastère



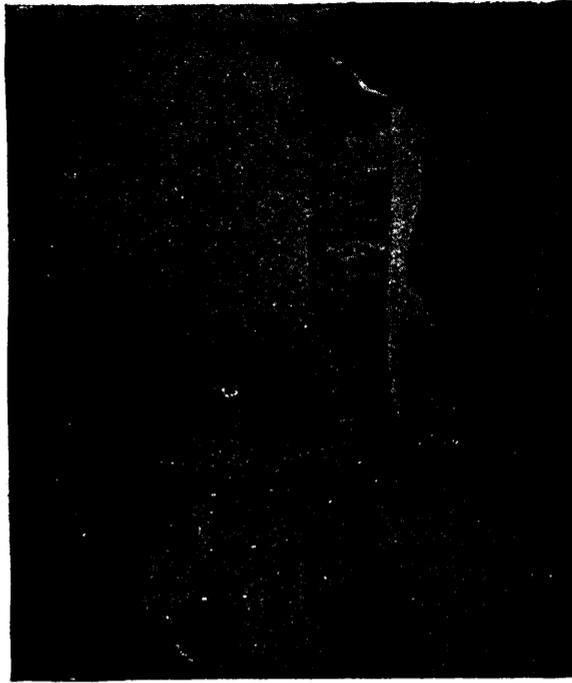
Le Chapitre



La chapelle provisoire



Les Trappistes aux champs  
LA TRAPPE DE NOTRE-DAME DU LAC, A OKA



La Couppe

RUSSIE.—EXPIUSION DES JUIFS DE SAINT-PÉTERSBOURG.—SCÈNE DANS UNE GARE DE CHEMIN DE FER



ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

## AMOUR SOUS LES FRIMAS

IV

LES INGÉNOSITÉS D'UN AMOUREUX

Alfred n'osait plus retourner à l'église de Marguerite, ni se promener souvent par les rues de la ville où elle avait l'habitude d'aller en traîneau.

Ses batteries étaient démasquées de ce côté-là ; il fallait les établir d'un autre côté. Il se rappela alors qu'Annie avait dit que Mme Spierling et Mme Spencer allaient souvent visiter un marin blessé, qui demeurait sur le bord de la rivière.

Il eut vite trouvé ce qu'il cherchait.

C'était une maison basse, toute noire, au milieu d'un bloc enfumé, deux marches à moitié disloquées, une porte basse mal close, à côté une fenêtre étroite, et deux autres au premier étage, qui s'ouvraient sous le toit. La rue était large, spacieuse même, mais elle avait un aspect sale, morne et triste, surtout sous le ciel gris d'hiver. Ses maisons basses aux façades noires semblaient suinter l'humidité et formaient un curieux contraste avec les nappes de neige immaculée qui s'inclinaient en souriant sur les pentes des toits. La chaussée, les trottoirs étaient tout jaunes avec, çà et là de larges taches noires, laissées par le débarragement du charbon.

Au fond de quelques coins, on apercevait des entassements blancs ayant aux flancs de larges saignées, noires où de grands fourgons venaient s'emplier à tour de rôle pour porter dans la ville leurs livraisons habituelles.

Ils marquaient leur passage par un arrosage de poussière noire dont les facettes reluisaient dans la neige comme autant de diamants sur le satin blanc d'un écrin. Des fourgons-traineaux gisaient sur le bord des trottoirs, boîteux, éclopés, disloqués, à moitié enfouis dans la neige, comme des blessés après la bataille ; puis, de distance en distance, de grands arbres à l'écorce noire, mouchetée de blancs, tordaient leurs branches moussues dans un effort désespéré pour se raccrocher à la vie qui semblait vouloir les abandonner.

C'était mélancolique au dernier degré.

Tout était silencieux dans cette rue déserte aux portes et aux fenêtres soigneusement fermées.

Des bandes de moineaux affamés s'abattaient sur la chaussée pour pécorer, puis au passage d'un cheval ou d'un chien, s'envolaient sur les branches des arbres pour se rabattre de nouveau, tout cela sans pousser le moindre cri. Seul, le tintement des grelots et le son mât des traîneaux glissant sur la neige jetaient une note de vie dans ce paysage de mort.

Alfred avait poussé la porte du marin et était entré dans un étroit corridor, où un gamin était venu à sa rencontre.

C'était un garçon d'une quinzaine d'années environ, fluet, grand, un peu maigre mais à la figure fraîche et intelligente, où errait une ombre de mélancolie.

— Puis je voir M. Smithson ?

— C'est mon père, monsieur, répondit le gamin, veuillez me suivre.

Alfred le suivait au fond du corridor.

Ils entrèrent dans une chambre un peu obscure où des reflets de neige passaient à travers les carreaux de l'unique fenêtre. Le mobilier était commun, un de ces mobiliers modernes, découpés à la vapeur, qui coûtent relativement peu et ont cependant une certaine élégance : une commode de bois blanc, peinte en jaune, comme imitation de vieux chêne, avec des filets noirs. Trois tiroirs

s'y superposaient avec des grappes de raisins noirs en bois, pour poignées. Au dessus, un grand miroir avec une ligne de fêlure, par suite d'un accident de déménagement, sans doute, oscillait autour d'un pivot horizontal, puis quelques chaises de bois, peintes en noir avec des raies jaunes, une berceuse cannée, assez présentable, une table couverte d'une toile cirée rouge, un peu usée aux bords, mais encore assez convenable. La tapisserie, semée de fleurs multicolores, était usée en plusieurs endroits et l'on y avait collé des images, des chromos, des gravures empruntées aux journaux illustrés, pour cacher la moitié du plâtre. Quelques petits tableaux étaient suspendus aux murs, de ces tableaux qu'on trouve dans toutes les familles anglaises, de charmants dessins de tapisserie faits par la main des jeunes filles, où flambaient en lettres multicolores des inscriptions comme celle-ci : *Home sweet home, I'a God we trust, etc.*

Le tapis était rapiécé, usé en bien des endroits, mais ses fleurs d'un rouge sombre, bien que pâlies par l'usage, plaisaient encore à l'œil. Une grande propreté régnait dans toute cette chambre. On y reconnaissait partout la main expérimentée d'une ménagère soigneuse.

Le lit, d'un bois très commun, avait presque un air d'élégance, avec son couvre-pieds, vrai chef-d'œuvre de mosaïque, composé de mille morceaux de couleurs différentes, qu'on appelle *crasy work*. Une tête basanée, à la barbe et aux cheveux gris, se profilait en relief sur la blancheur des oreillers.

C'était, malgré la maladie, une tête expressive, aux traits très énergiques et accentués, la bouche aux plis sévères indiquait la fermeté de caractère, tandis que deux yeux verts pleins de douceur tempéraient ce que le reste de la physionomie pouvait avoir de trop rude.

Lorsque Alfred entra, le malade eut un mouvement de surprise.

Sa femme, qui était assise à son chevet, se leva pour aller au devant du visiteur.

C'était une femme d'un aspect agréable.

Les rides précoces qui sillonnaient son visage attestaient les nombreuses épreuves par lesquelles elle avait dû passer ; mais en dépit des ravages causés par la souffrance, et du voile de tristesse qui la recouvrait, cette physionomie avait un air de fraîcheur et de bonté qui faisait bon à voir. Cette femme était vêtue d'une robe d'étoffe brune, très simple, mais propre ; ses cheveux, encore épais, quoique mélangés de fils d'argent, étaient noués sur la nuque en un volumineux chignon. Une troupe d'enfants se pressaient autour d'elle, tous frais, joufflus, paraissant en bonne santé.

— Madame, dit Alfred, j'ai appris que votre mari était malade et quoique n'ayant pas l'honneur de vous connaître, j'ai pris la liberté de venir vous rendre visite.

— C'est trop d'honneur pour nous, monsieur, soyez le bienvenu.

Alfred alla droit au malade, qui s'était relevé légèrement sur l'oreiller.

— Eh bien, monsieur, Smithson, j'ai appris que vous avez été bien malade ; mais je vois avec plaisir que vous allez beaucoup mieux maintenant.

— Oh ! oui, cela va beaucoup mieux, et cependant cela n'ira jamais bien peut-être, car il est probable que je ne pourrai plus reprendre la mer.

— Comment cela ?

— Je crains de rester un peu estropié. Or, vous le savez, dans notre métier de marin, il faut des hommes solides.

— Oui, je le sais ; mais vous exagérez peut-être la gravité de votre situation.

— Oh ! non, je vous assure, j'envisage les choses en vrai marin, habitué à toutes les adversités ; mais cette secousse a été si rude, voyez-vous, que je crains de ne pouvoir pas m'en relever facilement.

— Vous avez failli vous noyer.

— Si ce n'était que cela, ce ne serait rien, l'eau, les vagues, le vent, le froid, tout cela me connaît, mon cher monsieur ; mais on a beau avoir la carcasse dure, vous comprenez qu'elle ne peut pas lutter contre un rocher sans recevoir quelques avaries.

— Racontez-moi cela, s'il vous plaît, si ça ne vous fatigue pas trop.

— Avec plaisir, monsieur, cela ne me fatigue nullement. Vous vous rappelez la tempête ter-

rible que nous avons eue, il y a trois semaines passées.

— Oui, parfaitement. Ça été un temps bien dur pour les pauvres marins qui se trouvaient au large.

— Justement. C'était pendant la nuit, une nuit noire, presque sans étoiles ; le vent soufflait du nord-est, un vent terrible, s'élevant par bourrasques et froid, à couper la figure. La mer était démontée comme je l'ai rarement vue. Notre barque ne filait pas sur l'eau, elle sautait sur la crête des vagues et bondissait avec l'écume. Incapables de diriger notre marche, nous savions que tôt ou tard nous allions être infailliblement jetés à la côte, et nous attendions avec anxiété ce moment suprême. Il arriva bientôt. Tout à coup, un choc violent coucha notre barque sur le flanc et nous jeta à la mer, au dessus d'un banc de rochers. Nous nous échappâmes à la nage, tout l'équipage, fort heureusement, et c'est là que j'ai été ballotté et blessé sur les rochers.

— Vous oubliez quelque chose dans votre récit, il me semble, fit Alfred.

— Quoi donc ?

— Le camarade que vous avez sauvé. C'est même en vous jetant à l'eau de nouveau pour le sauver que vous avez été blessé, si je ne me trompe.

— C'est bien cela ; mais il n'y a rien là-dedans que de très naturel, j'ai fait pour un de mes camarades ce que lui-même ou tout autre aurait fait pour moi dans les mêmes circonstances.

— Je veux bien le croire, dit Alfred, mais le fait est que vous avez été victime de votre dévouement.

— Que voulez-vous ? fit le marin d'un air de résignation philosophique.

— Et vous craignez que vos contusions ne vous empêchent de travailler ?

— Non, pas absolument. J'espère bien qu'avant longtemps je serai capable de faire quelque chose, mais je crains qu'il ne me faille dire adieu à la mer pour toujours. Vous savez, à mon âge, on n'apprend pas facilement un métier et, comme vous voyez, nous avons beaucoup de bouches à nourrir.

Et de ses doigts amaigris par la maladie, il montrait le groupe de ses enfants entourant le poêle tout reluisant où flambait un bon feu.

— Oh ! ne vous tourmentez pas, dit Alfred, vous avez des personnes qui s'intéressent à vous, et certainement elle vous donneront un coup de main.

Puis, craignant d'avoir été trop loin :

— Excusez-moi de vous avoir parlé ainsi.

— Oh ! il n'y a pas de quoi, monsieur. J'ai ma fierté, certainement ; si j'accepte des services, c'est que je ne puis faire autrement, c'est surtout pour ma famille et je n'ai pas honte d'en exprimer ma reconnaissance. Tenez, par exemple, vous connaissez sans doute Mme Spierling et Mme Spencer ?

— Oui, un peu.

— Eh bien ! je ne saurais vous dire toute la reconnaissance que j'éprouve pour ces dames. Elles sont si bonnes et ont tant fait pour moi. Ce sont des anges du bon Dieu, monsieur.

— En effet, j'ai entendu dire que ces dames faisaient beaucoup de bien.

Alfred eût bien voulu mettre en avant le nom de Marguerite, mais il n'osa pas, craignant de se trahir et de donner quelques soupçons. Puis, maintenant, il ne savait plus comment offrir ses services à cette pauvre famille. Il lui répugnait de leur mettre brutalement de l'argent dans la main pour la première fois qu'il les voyait. Ils l'eussent accepté certainement ; la misère n'a pas de ces scrupules, mais lui les avait par amour-propre. Cependant, il finit par trouver quelque chose.

— M. Smithson, dit-il en souriant, il est grand temps que je vous informe du motif de ma visite. D'abord, je suis venu pour m'informer de l'état de votre santé, et ensuite pour une petite affaire que voici : J'ai besoin d'un jeune garçon, principalement pour faire des courses en ville et se rendre utile au magasin ; j'ai pensé que cela pourrait convenir à votre fils aîné.

*Louis Tessier*

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 13 SEPTEMBRE 1891

## FLEUR-DE-MAI

QUATRIÈME PARTIE

## L'AFFAIRE DE LAURIAC

Gaston Louchard demeurait la tête basse ; ses dents claquaient à la fois de rage et de terreur. Pour se donner une contenance, il glissa la main dans la poche de son pantalon.

O bonheur !... une chance !... Il lui restait une chance !...

Ne venait-il pas de trouver sous ses doigts la crosse d'un revolver !...

Une joie infernale crispait sa face et contractait ses lèvres.

Il continuait à tenir la tête baissée, tant il avait peur que M. de Marcenay n'eût saisi au vol l'expression de farouche bonheur qui avait flambé dans ses prunelles.

Celui-ci continuait en s'avançant toujours :

—M'avez-vous entendu ?... Nous n'avons pas de temps à perdre. Je tiens à être rentré à Lauriac avant la fin du jour... Et j'ai hâte de savoir si votre victime est encore vivante, si vous...

Il n'acheva pas.

Louchard venait de sortir son revolver et le tira à bout portant.

La balle lui érafla la figure, lui zébrant la joue. Il avait fait un bond en arrière :

Et aussitôt il mettait le fusil à l'épaule.

—Ah ! gredin !... Vous voulez m'assassiner aussi, comme mon pauvre Lauriac !... Jette ton arme, bandit !... Jette-là !... tu m'entends... ou je te casse la tête !

Non !... il ne la jetait pas, au contraire, les coups suivants, il les tirait... précipitamment, à la suite, pan... pan... pan...

La fumée de la poudre s'abaissa...

Marcenay était toujours debout, pareil à un Dieu vengeur... à la vengeance, à la justice, au châtement.

A Louchard, il restait encore une balle...

Le fusil d'Octave de Marcenay s'abaissait lentement...

—Jette ton arme !... Bandit !... C'est pour la dernière fois que je te le répète... Ou ma foi de Dieu, je te brûle...

Gaston visait cette fois... mais sa main tremblait, son regard vacillait.

—Jette ton arme... abominable lâche !... Tu vois bien que tu vas me manquer...

Les deux coups n'en firent qu'un...

Marcenay, au moment où il voyait la flamme, pressait la détente.

Louchard tombait ! Octave de Marcenay venait de lui faire sauter la cervelle.

La balle, frappant de biais, avait enlevé une partie du crâne.

La mort avait été instantanée.

M. de Marcenay venait de remettre à terre la crosse de son fusil, avec un mouvement de mauvaise humeur.

—Eh bien !—murmura-t-il,—j'ai fait là un beau coup !... Je n'ai pas été maître de mon mouvement, j'ai pressé la détente... Et voilà... Ça va faire une jolie histoire !...

Durant l'espace d'une seconde, il réfléchit :

« Ce n'est pas que je me reproche la mort de ce gredin... Et je crois que j'étais ce qui peut s'appeler ou jamais en cas de légitime défense !...

Ma foi... Je n'en parlerai à âme qui vive... Et j'ai beau m'interroger, me sonder... je n'éprouve pas le plus petit remords...

« Maintenant, que faire ?... Le laisser là... Son revolver est à côté de lui, on croira qu'il s'est fait sauter la cervelle, qu'il s'est fait justice...

Mais ce que je veux savoir c'est le motif de sa visite nocturne à Lauriac.

Octave de Marcenay n'avait pas tout dit à Louchard.

Rien de ce qui s'était passé dans la matinée entre Gaston et ses complices ne lui était demeuré inaperçu.

Tandis qu'il filait les deux gredins, il avait parfaitement vu Louchard remettre un billet de banque à Félix Mingat, ce journalier du château de Lauriac.

Octave avait été frappé par la vue du large portefeuille bondé de billets de banque.

Dès lors la lumière s'était faite dans son esprit.

—C'était simple,—murmurait-il,—avant de tirer sur ce malheureux Henri, ce gredin a dû voler une forte somme au château.

Maintenant que Louchard était étendu par terre, il était bien aisé à M. de Marcenay de s'en assurer.

Et sans sot scrupule, il fouilla dans la poche du mort.

Le portefeuille s'y trouvait.

Et avant de l'ouvrir ce qui sauta aux yeux de M. de Marcenay, ce fut le timbre en veil argent de M. de Lauriac, surmonté d'une couronne de marquis.

M. de Marcenay compta.

—Diable, dit-il, en fourrant le portefeuille dans sa poche,—cette pauvre mère !... ce sera une bien mince satisfaction pour elle... Mais les deux gredins faisaient un beau coup.

Octave remit son fusil en bandoulière, et reprit le chemin de Lauriac sans même accorder un regard au cadavre de Louchard qu'il abandonnait en travers de la ligne...

—Si au moins,—dit-il en marchant à grandes enjambées,—je retrouvais mon pauvre Henri vivant !... L'assassin a été puni par la loi de Lynch, œil pour œil, dent pour dent, coup pour coup... C'est étonnant comme cette mort me laisse froid...

M. de Marcenay n'avait point disparu depuis une demi-heure, que Romain, avec une voiture, arrivait à bride abattue.

Le cadavre de Louchard était à demi enfoui dans la mousse et la bruyère, épaisse à cette place.

Le cheval courait en trotant haut.

Il fit un bond de côté, manquant de renverser la voiture.

Romain poussa un cri de terreur.

Il venait d'apercevoir le cadavre de son ami.

Il se jeta à terre.

—Oh ! mon pauvre-Fil de Soie !... qui est ce qui t'a arrangé comme ça ?... Ça, c'est la fin... Vous demande un peu...

« Et la galette !... la belle galette !... Il fouillait le corps de son ami encore chaud.

—Envolée ! toute la belle galette... Un plus malin que nous a fait le coup !...

« Mais faut filer maintenant... parce que les affaires de cette nuit... et puis celle-là... ça va faire du bruit dans Landernau...

« Un coup qu'avait été si bien nourri !... Et claquer comme ça !... Ah ! mon vieux lapin !...

Vrai, ça me fait d'la peine !... Et le bandit partit ventre à terre !...

Ce fut toute l'oraison funèbre de Fil de Soie... Pais, après un instant de réflexion, Romain ajouta :

—Maintenant, c'est pas tout ça, faut que je me réconcilie avec Irma.

## VI.—DOUBLE UNION

—Eh bien, docteur !...

—Nous le sauverons aussi, madame... je vous le promets... Dieu vous gardera vos deux enfants.

C'était Raoul Valroy qui répondait ainsi à la marquise, le lendemain du sanglant drame de Lauriac.

L'éther, des apaisants énergiques avaient eu raison de l'affolement nerveux de Blanche.

La jeune femme était revenue à elle... mais un désespoir sans bornes se lisait sur son adorable visage...

Elle avait été au devant de toute question, disant à la marquise, dès que le jour avait pu se faire dans son esprit :

—Ne m'interrogez pas, ma mère... Plus tard, oui, j'en aurai le courage... Je vous dirai tout.

La jeune femme avait voulu s'habiller, descendre auprès de sa mère, voir Henri, ce frère adoré dont Valroy répondait maintenant.

D'ailleurs, à cet instant, Raoul Valroy répondait de tout.

Il semblait, lui si calme d'ordinaire, singulièrement agité.

A tout instant, il regardait les pendules, sa montre, il courait de la chambre d'Henri au petit salon où se trouvait Blanche, celle-ci ayant déclaré qu'elle serait assez forte pour demeurer debout, et qu'elle ne voulait pas mettre les pieds dans l'appartement qui lui rappelait un si épouventable souvenir.

Pour la centième fois peut-être, Valroy revenait donc à la même question qu'il adressait à la jeune femme :

—Comment vous trouvez-vous ?...

Blanche jusqu'alors avait gardé le silence, à la fin elle se décida à répondre.

—C'est au cœur que je suis frappée... Ne m'interrogez pas, mon ami... Je suis la plus malheureuse des femmes, j'ai honte de moi !

Un sourire de radieuse espérance était venu luire sur ses lèvres.

—Revenez à vous,—lui dit-il, en faisant passer toute son âme dans ces mots.—Le soleil va éclairer ce ciel si sombre... le soleil du bonheur.

Blanche secoua désespérément la tête.

—Non ! je ne crois plus à rien... Et aussitôt que je serai forte... je partirai, je fuirai au bout du monde... emmenant avec moi mon enfant.

Ces dernières paroles, elle les avait prononcées d'une voix forte.

Et elle tressaillit violemment, car une autre voix avait répondu à la sienne, lui disant tout haut :

—Non, vous ne partirez pas !...

C'était Octave de Marcenay qui venait d'apparaître sur le seuil du petit salon.

—Ne pas partir,—mais quand vous saurez ?...

—Vous n'avez rien à me dire,—fit Marcenay, s'essayant en donnant la main à Valroy,—et moi j'ai bien des choses à vous apprendre... Mais vous me permettez de ne pas rester debout, car je suis brisé.

—Non, madame, vous ne partirez pas... par cette raison que vous n'avez plus aucun motif de partir.

—Mais si vous saviez... Je sais tout !... Mais d'abord laissez-moi parler... Tout d'abord, je dois vous annoncer la perte... douloureuse,—le style est consacré,—que vous venez de faire dans la personne de M. le vicomte Gaston de Kersaint, votre mari.

Blanche s'était levée frémissante.

—Ah ! grand Dieu !

—Mon Dieu oui, madame... Vous voilà veuve, M. de Kersaint ayant jugé à propos de se faire justice lui-même... On a trouvé son corps sur une ligne du bois des Souches. Il avait des cartes sur lui, et l'on vient de le rapporter à Lauriac, comme j'y rentrais moi-même.

—Mais !... cette enfant !... Cette pauvre fille !...

—Ne soyez pas inquiète sur son sort... M. le procureur Béchard a eu une cruelle désillusion en arrivant à Brétigny... Cette enfant a pris la clé des champs... On ne sait point comment cela a pu se faire, mais elle s'est évadée de la prison où on l'avait enfermée... Et il est peu probable qu'on mette la main sur elle.

—Oh ! que Dieu soit béni !—s'écria Blanche de Kersaint.

—Vous pouvez donc donner la main à ce cher Raoul qui en grille d'envie... Vous êtes libre, et vous n'avez ni regret ni honte à avoir... Mais avant tout... j'ai un dépôt à remettre dans vos mains... un dépôt qui appartient je crois à Mme votre mère.

Et Octave de Marcenay sortit de la poche de son paletot... le volumineux portefeuille tout gonflé de liasses de billets de banque.

—Il en manque un,—fit il encore.... —Celui-là, je n'ai pu parvenir à le retrouver.... bien que je sache quelles sont les mains dans lesquelles il se trouve à cet instant.

M. de Marcenay lui dit encore :

—Je vous prends Raoul.... J'ai besoin de lui....

Au moment, où le premier, Octave sortait du petit salon, Mlle Loulou y entraient voulant embrasser sa mère.

Raoul venait de prendre la main de Blanche et lui avait dit en caressant l'amour de fillette :

—Vous le voulez bien, n'est-ce pas ?.... Je serai le père de cette enfant....

—Oh ! oui. —fit Loulou, — qui avait saisi ces mots au vol, si bas qu'ils eussent été prononcés, — oui je veux que tu sois mon papa. Je t'aimerai bien, va !.... Pas comme l'autre.... le méchant, celui qui a tant fait pleurer mamam.

L'enfant venait de répondre pour la mère.... Blanche de Lauriac n'avait pas une parole à adresser à Valroy.

Celui-ci nageait en plein ciel.... Il rejoignit Octave qui s'entretenait sur le perron du château avec une de nos vieilles connaissances.... Jules Raisin lui-même....

Jules et M. de Marcenay devisaient comme s'ils eussent été de vieux amis.

—C'est fait, et bien fait, — disait-il, et c'est un rude coup tout de même....

Valroy semblait être au fait de la confidence.

—Nous allons au Petit Châtelet, — dit Octave. Mais il s'arrêta soudain.

Un coupé attelé en poste débouchait ventre à terre de l'avenue.

Le postillon fouillait à tour de bras.... portant la plaque des armes des Stroganof.

—Ah ! mon Dieu ! — s'écria Jules Raisin, — M. Fédor !.... s'il m'aperçoit ici.... bonnes gens... ça va en faire une histoire, il me questionnera... pour sûr !

Et Jules Raisin s'en fut se cacher.

Mais Fédor ne s'occupait pas de lui. Il venait de mettre pied à terre, et donnait la main à la comtesse pour l'aider à descendre.

Marcelle, tout pâle, tremblante, laissait lire dans ses grands yeux de velours une mortelle angoisse.

Apercevant M. de Marcenay sur le perron, Fédor s'était élancé vers lui.

—Je viens d'apprendre à l'instant le drame de Lauriac, et Henri ?

Octave rassurait le comte, M. de Lauriac serait rétabli avant un mois, Valroy en répondait sur sa tête.

Ma's en même temps Marcelle s'avancait à son tour, demandant des explications, des détails....

Marcenay raconta brièvement l'affaire en évitant bien entendu de prononcer le nom du vrai coupable.

Mais cette enfant !.... s'écria Marcelle.... cette jeune fille....

Et en quelques mots il disait à Marcenay et à Valroy le long drame de douleur qui avait empoisonné leur existence à Marcelle et à lui.

—L'enfant ne court aucun danger,—fit Marcenay, en prenant les mains de la comtesse dans les yeux de laquelle roulaient des larmes.

—Comment pouvez-vous l'affirmer ?....

—Mon Dieu ! —répliqua encore Octave,—parce que cette enfant a joué un bon tour à la justice qui commettait à son endroit une si grossière erreur, — elle s'est évadée et court les champs.... Nous la reverrons, j'en suis sûr.... Elle reviendra ici, l'affection passionnée qu'elle porte à Henri de Lauriac m'en est un sûr garant.

—Mais qui donc a tiré sur le marquis ?.... demanda Stroganof.

—Des malfaiteurs qui s'étaient introduits dans le château pour voler.

Et prenant la main de Marcelle dans les siennes :

—Ayez confiance et courage, madame.... je vous jure que votre enfant vous sera rendue.

Il y avait tant d'autorité dans les paroles d'Octave que la comtesse Stroganof sentit un divin baume calmer les blessures ulcérées de son cœur.

Maintenant Marcelle interrogeait Valroy.

M. de Marcenay et Valroy étaient d'ailleurs

frappés de la surprenante ressemblance qui existait entre la comtesse Stroganof et sa fille.

—Elle reviendra ici,—répétaient Valroy et Octave,—ici.... L'affection qu'elle porte à Henri de Lauriac l'attirera ici comme un invincible aimant....

Un mois s'était écoulé.

Une intimité des plus étroites s'était promptement établie, on le comprendra sans peine, entre la marquise de Lauriac, sa fille et la comtesse Stroganof.

Henri de Lauriac était sur pied, ainsi que l'avait promis Valroy.

Henri avait avoué son amour à la comtesse Stroganof.... Il lui disait comment il avait l'adorée d'un amour sans espoir.... et comment il s'était mis à aimer de toutes ses forces sa vivante image.

Oui, mais où était-elle ?.... la chère tant aimée ?.... A quelles privations n'était elle pas encore en butte ?

Les gardes consultés ne pouvaient fournir aucun renseignement. Ils ne voyaient rien qui pût leur révéler la présence de la Petite-Mai dans les entours.

La comtesse Stroganof n'était pas seule à être triste.

Blanche de Lauriac le devenait aussi.

Au milieu de cet amour si entier, si absolu, qui s'était emparé d'elle, un soupçon s'était niché, tout comme un ver rongeur dans le calice d'une fleur épanouie.

Valroy lui semblait préoccupé, distrait. Il demeurait éloigné de longues heures, la voyant un instant à peine, le matin, demeurant tout le jour loin du château, et le soir se retirant aussitôt après le dîner....

Enfin, une après-midi, n'y tenant plus, la jeune femme résolut d'avoir une explication formelle avec Raoul.

Oui, Blanche parlerait à Valroy, elle lui demanderait la cause de ses absences répétées, de ses distractions si fréquentes.

Et de son pied léger elle partit pour le Petit-Châtelet, la demeure de Valroy.

Raoul vivait là enseveli dans la plus profonde retraite. Une vieille femme venait d'une ferme voisine lui faire son ménage.... Ses repas, il les prenait au château.

En approchant de la charmille, le cœur de Blanche se mit à battre plus fort....

Ne venait-elle pas d'entendre un bruit de voix ?

Valroy venait de parler.... et un organe frais, argenté, perlé, lui répondit....

Une voix jeune ! Une voix d'or !

Blanche s'approcha plus près encore....

Et elle entendit cette phrase qui lui pénétra jusqu'au cœur, comme une pointe de stylet.

—Oui, mon ami, c'est de tout mon cœur que je vous aime !

Un cri étouffé s'échappa de ses lèvres.... Et elle s'accrocha à une branche de la charmille !

Trahie !.... trompée !.... Par celui à qui elle venait de donner tout son cœur.... Celui dont bientôt elle serait la femme !....

Valroy avait entendu le cri....

Précipitamment il accourait, ouvrait une imposte à claire-voie qui donnait accès dans la chambre.

Et il se trouva en face de Blanche, de Blanche désespérée qui, les deux mains étendues le repoussait.

—Blanche.... excusez-moi !.... oui !.... j'ai eu tort.—Je l'avoue....

La jeune femme s'enfuyait dans la direction de Lauriac....

—Blanche.... cria Valroy.... Blanche.... mais que croyez-vous ?....

En même temps, au moment même où courant après elle il l'arrêtait, il lui dit, la prenant par le bras :

—Mais que croyez-vous donc ?....

L'imposte se rouvrit de nouveau, et une adorable tête de jeune fille apparut.

—Madame Blanche ! — dit elle en espaçant les mots, mais en les prononçant très distinctement, — oh ! madame Blanche, vous aussi.... que je vous aime....

C'était elle, c'était la Petite-Mai !

Blanche s'arrêtait éperdue, la jalousie torturante qui l'avait mordue au cœur s'enfuyait à tire d'ailes.

—Oh ! — fit elle rougissante et confuse de l'affreuse accusation qu'elle avait mentalement portée, — oh ! pourquoi n'avoir pas eu confiance en moi ?

Et elle ajouta aussitôt :

—Et votre mère !.... vilaine, méchante enfant !.... Votre mère qui vous pleure.... Vous avez eu le courage, vous, Raoul, de la cacher encore si longtemps.

Raoul se disculpait :

—C'est Marcenay qui l'a voulu.... C'est lui qui nous a dicté ses volontés ; excusez-moi, Blanche, c'étaient les plus raisonnables. Cette enfant ne pouvait parler, se disculper, on l'arrêterait encore.... On l'aurait rejetée en prison.

—Oui, oui, vous avez peut-être raison.... Mais vous avez été bien cruel.... Jamais je n'aurai le courage de cacher à la comtesse Stroganof que sa fille est là....

—La rude épreuve ne devant plus longtemps durer d'ailleurs, — poursuivit Valroy, — vous avez entendu ma chère Petite-Mai.... Vous voyez qu'elle parle !

Comment la Petite-Mai se trouvait-elle tout à côté de Lauriac au Petit-Châtelet ?

Par le fait d'Octave de Marcenay.

Revenant à Lauriac après la mort de Louchard, il avait appris de Valroy la stupide accusation dont la pauvre fille était la victime, et son arrestation ainsi que son départ.

Octave n'était il pas sous le coup d'un mandat d'amener !

Octave de Marcenay était donc parti, bord sur bord, pour Brétigny.

De plan, il n'en avait pas encore, il aviserait....

Et voilà qu'au moment où il arrivait ventre à terre sur un cheval à Henri de Lauriac, il avait trouvé la ville de Brétigny en émoi....

On incarcérait la Petite-Mai, l'assassin du marquis de Lauriac.

Tout à point, Jules Raisin, qui était venu voir sa femme à Brétigny, se trouvait là.... Et dame, curieux comme une vieille marchande de légumes, il s'était mêlé à la foule. Dans la jeune fille que l'on enfermait il avait reconnu la Petite-Mai.

—Bonnes gens !.... Si le comte Stroganof savait cela !....

Et il rôdait autour du petit donjon tout en ruines qui servait de prison à la ville de Brétigny et était même en piteux état.

Il n'était pas seul. Octave faisait comme lui, cherchant un moyen de pénétrer dans la place.

Celui là n'était pas un méchant homme.... Jules Raisin voyait sa belle et loyale figure....

Jules Raisin en passant à côté de Marcenay avait même entendu Octave répéter à diverses reprises :

—Pauvre enfant !.... malheureuse enfant !....

C'était donc un ami, il s'intéressait donc à la petite.

Et ma foi, il risqua le paquet, il s'approcha de M. de Marcenay, en lui demandant tout droit :

—Est-ce que vous connaissez, mon bon monsieur, M. Fédor Stroganof ?

Oh ! les pourparlers ne furent pas longs.... Le nom de Fédor était un trait d'union.... Sans dire ce qu'il en était, Jules Raisin exposait à M. de Marcenay combien le comte Fédor s'intéressait à la petite.

Octave affirmait l'innocence de celle-ci.

Il fallait donc au plus vite la faire évader....

Et ça c'était fait en pleine nuit....

Les deux hommes se faisant la courte échelle avaient franchi un mur et arrivaient au pied de la grande chambre servant de prison à la Petite-Mai.

Montant sur les épaules de Jules Raisin, Octave était parvenu à atteindre la fenêtre.

—Pst... pst... avait-il fait.

Et la Petite-Mai avait laissé échapper un cri de joie en reconnaissant Octave....

Desceller un barreau qui ne tenait guère, faire glisser la Petite-Mai à terre, tout cela avait été un jeu d'enfant.... Et en route pour les Souches.

Ils avaient failli être pris cependant par le gardien de la prison, éveillé par le bruit. Par bon-

heur celui-ci était quelque peu dans les vignes du Seigneur et depuis lors il y avait dans sa vie toute une histoire de fantômes qui était bien extraordinaire.

Mais Octave s'était dit que si la Petite-Mai n'avait pas la parole pour se défendre, elle serait bien vite reprise... et emprisonnée de nouveau.

Il expliqua donc à Jules Raisin qu'il fallait cacher l'enfant et la mettre à l'abri...

On sait le reste. Jules Raisin avait eu le courage de tenir sa langue et de taire la vérité à son bon maître Fédor...

Blanche arrivait au château... Elle pénétrait dans le salon où se trouvaient réunis la marquise, Marcelle, Fédor et Henri.

Et elle ne fat pas maîtresse d'elle-même...

On avait lu d'abord la bienheureuse révélation sur son visage...

— Elle est là... dit-elle...

Un cri, un cri de joie céleste...

— Ma mère !...

La Petite-Mai était dans les bras de Marcelle..

Que dire encore !...

Quelques mois plus tard, à Lauriac, se célébrait un double mariage... Il nous est inutile de donner le nom des époux...

Que de joies pleines après tant de larmes !

.....

L'argent volé, et l'incendie de Vernon n'ont point profité à Romain et Irma.

Dans les fouilles après l'incendie, on a trouvé un cadavre carbonisé...

Celui de l'horrible Henriette... et Irma était arrêtée à Paris, trahie par son petit bonnet berichon...

Elle ne quittera plus Clermont, car elle a encore obtenu des circonstances atténuantes.

Quant à Romain, assez heureux pour se sauver, il a été saigné à coups de couteau dans une rixe de barrière...

Raoul Valroy et Blanche de Lauriac sont pleinement heureux, et Mlle Loulou donc !...

Et cet été, passant non loin des Souches... j'ai entendu une voix criant encore :

— Henri !... Henri !...

Ce n'était point un cri de désespoir, de douleur celui-là...

La jeune marquise de Lauriac appelait son fils !

GEORGES PRADEL.

FIN

## L'AMOUR POUR L'AMOUR

— Vous dites, mon cher, qu'il n'y a plus d'idéal, plus d'illusions ; qu'il n'y a plus de ménages jeunes, ni de ménages heureux. Vous prétendez que l'argent seul fait les mariages et que la débâche les défait. A vous entendre, l'amour vrai entre deux cœurs honnêtes n'existe pas, et si le "diable boiteux" de Lesage pouvait descendre par toutes les cheminées du monde, il ne verrait que des accouplements honteux et des turpitudes monstrueuses, là même où les apparences font croire à des unions heureuses et à des familles respectables.

Eh bien ! écoutez cette petite histoire, c'est celle de deux personnages très réels, très vivants, que je pourrais vous nommer, dont je pourrais vous montrer les persiennes quand nous nous promènerons le soir dans un certain quartier :

Ils ont quarante ans à eux deux, et déjà le maire a ceint pour eux son écharpe, déjà il leur a appliqué, suivant l'expression pittoresque d'un symboliste, la soudure du mariage. Mais ils n'avaient pas besoin de cette formalité bourgeoise pour être unis à jamais.

"Elle" l'aimait depuis toujours. "Il" l'aimait depuis la quinzième année.

A peine portait-elle des robes longues qu'elle se disait :

— Ce sera celui-là et jamais un autre.

En sortant chaque jour du collège il pensait :

— Voilà ma petite femme, celle qui sera près de ma table de travail quand je ne ferai plus de pen-

sums, quand je pourrai faire un pied de nez à tous les professeurs de toutes les universités.

Ils se voyaient dans toutes les réunions de parents et d'amis.

Ce fut d'abord un regard, un sourire, une pression de main.

Puis leurs petits cœurs qui battaient bien fort se risquèrent à des mots timides, gauches, embarrassés.

Enfin, un soir, après y avoir pensé toute la journée sur les bancs de la classe, il fit un grand effort, et pendant que les mères versaient le thé, il lui dit bien bas dans un coin :

— Voulez-vous ?

— Je veux bien.

— Mais, fit-il, ce sera très long, à notre âge !

Elle, qui avant d'être femme avait déjà la décision d'un homme, répondit :

— Ça m'est égal.

Alors commença ce poème qui ne peut s'exprimer dans aucune langue, et que la jeunesse de toutes les générations a balbutié en répétant sous des formes diverses :

— Je vous aime, vous m'aimez, nous nous aimons.

Et personne autour d'eux ne s'en doutait, ni parents, ni amis.

Leurs familles vivant près l'une de l'autre, et se trouvant en relations suivies, ils se voyaient souvent d'une manière ostensible.

Mais cela ne leur suffisait pas. Ils avaient imaginé une télégraphie secrète au moyens de châssis vitrés, percés dans les combles.

"Lui" à sa lucarne, "elle" à la sienne, ils se disaient chaque matin leur amour à travers l'espace dont ils faisaient un pigeon voyageur.

A l'aide d'un baiser, ils s'envoyaient de la main la preuve toujours nouvelle, toujours la même, d'une éternelle adoration.

Si gentille et si douce que fût cette manœuvre, à la longue elle fut impuissante à contenir l'impatience de cette Juliette. Sentant trop jeune l'objet de son culte, elle n'osait parler, mais sa santé s'altérait visiblement.

Cependant les partis les plus brillants et les plus flatteurs affluaient, mais à chaque présentation, refus net.

Quel était donc ce caprice, cette maladie, ce mystère ?

Les parents étaient aux abois.

Enfin la mère découvrit la télégraphie. Armée de cette découverte, elle interrogea impérieusement sa fille, reçut l'aveu qui expliquait tout.

Le jeune homme fut demandé en mariage par l'intermédiaire de ses parents ; il ne demandait pas mieux que d'obéir.

N'allez pas croire que cette jeune fille fût une éthérée, ni la fille d'un poète, ni une muse quelconque.

Son père passa sa vie à mettre du fer en bâtons sur les routes sablonneuses ; sa mère, femme de tête et de raisonnement, mène la barque domestique comme un chef d'armée.

La fille se disait : Je ferai comme maman.

Aujourd'hui son ménage est un nid d'oiseau accroché mystérieusement à l'ombre de grands arbres feuillus sur l'un de nos élégants boulevards excentriques, où des yeux indiscrets ne peuvent pénétrer : empire dont elle est la souveraine, sanctuaire dont l'autel brûle d'une flamme sans cesse rallumée par son pouvoir à elle, par sa tendresse à lui et par l'attraction mutuelle de ces deux cœurs qui n'en font qu'un.

L'avenir tel qu'elle se le figure est une route interminable semée de fleurs, où elle marchera toute la vie suspendue à son cou, avec des mules dorées pour chaussures, et sur le front l'auréole de l'épouse fière, amoureuse et adulée.

Elle gouverne sa maison avec ordre et son mari avec une volonté enveloppée de tendresse, peut-être de jalousie.

Elle le conduit sans qu'il sente ni les rênes ni le mors, il se laisse mener comme un pilote s'abandonne à la douceur des flots sans tenir le gouvernail.

Tous deux se promettent et se jurent cinquante ans de bonheur : c'est long.

Peu de voyageurs ici-bas ont cheminé tous les

jours pendant un demi-siècle sous l'étoile de leur noce.

N'oubliez pas, mes jeunes amis, que le bonheur est un gros capital dont il ne faut dépenser que les intérêts.

JULES FLAMAND.

## CARNET DE LA CUISINIÈRE

*Côtelettes de porc frais grillé.* — Coupez vos côtelettes comme celles de veau, ayant soin de laisser un peu de gras ; aplatissez les, donnez leur une belle forme, saupoudrez-les de sel fin des deux côtés et faites les cuire sur le gril ; vous les servirez sur une sauce Robert, une sauce piquante aux cornichons ou au naturel.

*Croquettes de homard.* — Coupez en petits dés des chairs cuites et froides de homard ou de langouste. Mélez-y moitié de leur volume de champignons cuits et une égale quantité de farce cuite, froide, et coupez aussi en dés. Liez le tout avec une sauce Béchamel réduite et consistante. Assaisonnez de poivre, sel et laissez refroidir. Avec cet appareil, préparez des croquettes, faites les frire et servez les sur une serviette pliée.

*Anguilles à la poulette.* — Prenez de préférence de petites anguilles ; ôtez les têtes et coupez en tronçons. Faites-les mariner une heure dans le sel, lavez les, essuyez et faites revenir dans du beurre. Ajoutez un peu de farine, mouillez avec moitié vin blanc et eau, en tournant jusqu'à ébullition. Après cinq minutes, retirez sur le côté du feu, ajoutez bouquet garni, champignons, et laissez cuire quelques minutes. Ajoutez un ou plusieurs jaunes d'œufs et filet de vinaigre. Mettez les tronçons dans un plat, un peu de persil haché dessus et couvrez avec la sauce.

*Galatine de canard.* — Désossez un canard, découpez les chairs en gros dés, ajoutez en quantité égale du lard gras, sel et épices. Remettez le tout dans la peau du canard, ficellez et entourez d'un linge.

Mettez dans une casserole avec un pied de veau blanchi et couvrez de bouillon ; deux heures de cuisson. Egouttez et déballez, puis mettez en presse. Passez la gelée et laissez la refroidir, puis vous la dresserez avec la cuillère autour de la galantine.

*Beignets suzels.* — Mettre dans une casserole deux bonnes cuillerées de farine, que vous délayez avec quatre œufs (blancs et jaunes), un peu de sel, un peu de sucre, du citron râpé, du lait, de la crème et des amandes pilées très fin, faire cuire à petit feu en tournant toujours. Quand la pâte ainsi obtenue sera cuite et épaisse, étendez-la sur un plat fariné ; poudrez-le dessus avec un peu de farine. Laissez refroidir, puis coupez par petits morceaux, avec un coupe-pâte à petits pâtés et trempez chaque morceau dans une pâte claire ainsi composée : Deux cuillerées de farine, une cuillerée d'eau-de-vie, une demi-cuillerée de kirsh, une pincée de sel, le tout délayé avec deux œufs.

Faites frire vivement en tournant et servez glacé de sucre à la pelle rouge.

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Et-devant de la maison W. Notman & Fils. — Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7288.

CHOSÉS ET AUTRES

—Le Saint Père vient de placer l'Etat libre du Congo sous le patronage spécial de la sainte Vierge.

—En Tunisie, une fille n'a de chance de se marier que lorsqu'elle pèse plus de 200 livres !

TEMPÉRATURE DU MOIS DE SEPTEMBRE. — Du 6 au 14 on aura de la pluie, du grand vent, mais la majeure partie sera de beau temps ; la gelée est à craindre. Du 14 au 21, beau, malgré quelques averses, et quelques violents coups de vent ; quelques jours de chaleurs et d'autres de temps cru. Du 21 au 28, beau ; alternatives de temps chaud et de temps frais. (Quelques averses locales et brume). Du 28 au 4 octobre, encore beau ; quelques jours de temps chaud et d'autres de froid, avec gelée la nuit.

A L'ENTRAÎNEMENT

Un grand nombre de personnes qui se soumettent à un entraînement actif des sports nautiques feront bien de lire l'opinion de M. William Beach, champion des rameurs d'Australie, qui s'exprime ainsi : " L'Huile de Saint Jacob m'a rendu les plus précieux services pendant l'entraînement. Elle est inappréciable pour les raideurs, les crampes, les douleurs et les efforts musculaires. J'en ai toujours une bouteille sur moi. Elle guérit le rhumatisme." Le nom de M. Beach fait autorité dans le monde des athlètes.

AVIS AUX MÈRES.—Le " sirop calmant de Madame Winslow " est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin " s'épanouit comme un bouton de fleur. " Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les genévives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

BRONCHITE

Aucune maladie n'afflige la race humaine plus fréquemment que la Bronchite. Son caractère n'est pas le même chez tous ; chez les uns c'est une toux violente accompagnée de fièvre, chez les autres elle est à l'état chronique et entraîne avec plus ou moins de rapidité le malade à la consommation. Dans le premier cas il est assez facile d'arrêter le progrès du mal avec un prompt traitement. Mais si le mal est à l'état chronique, ce n'est qu'avec la persévérance et un traitement prolongé qu'on évite la mort. Dans les deux cas, il y a un remède beaucoup recommandé et assurément le meilleur, c'est le Vin à la Créote de Hêtre du Dr E. Morin, remède qui mérite d'être essayé.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS.

LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME  
Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature  
articles de fantaisie, objets de piété, piano,  
d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

MAISON BLANCHE

65 RUE ST-LAURENT

Ouverture de marchandises d'automne et  
d'hiver, valeur extra, achetés à des prix  
excessivement bas.

Venez voir nos prix et vous serez satisfait.



LE GRAND REMÈDE  
CONTRE LA DOULEUR  
GUÉRIT :  
RHUMATISME

NÉURALGIE. SCIATIQUE. LUMBAGO,  
DOULEUR DORSALE. TIC DOULOUREUX  
MAL DE TÊTE. MAL DE DENTS  
MAUX DE GORGE  
ENROUEMENT, ENGELURES,  
ENTORSES, FOULURES,  
CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens et  
marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille.  
Envoyé par la malle sur réception du prix.  
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.  
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

ANNONCEURS

Si vous désirez annoncer quelque chose en  
tout temps écrivez à GEO. P. ROWELL & Co.,  
No. 10 Spruce St., NEW-YORK.

Toute personne ayant besoin d'informa-  
tion sur la meilleure manière d'annoncer fe-  
rait bien de se procurer une copie du Book  
for Advertisers, 368 pages, envoyé franco sur  
réception d'une piastre.

Ce livre contient une soignée compila-  
tion des meilleurs journaux et publications  
et une foule d'informations sur les prix et  
autres choses qui touchent aux affaires d'an-  
nonce. — Adresse : ROWELL'S ADVERTISING  
BUREAU, 10 Spruce St., N. Y.

LADIES

AUX DAME.—LES PILULES DE TANSY  
de la mère Green sont employées avec suc-  
cès par des milliers de personnes ; elles  
sont certaines et sans danger. Agissant seu-  
lement sur les organes génératifs et soula-  
geant toutes les maux. On ne devrait  
pas en faire usage si l'on s'attend à la gros-  
sesse, avant que la question soit décidée  
hors de doute, car leur usage sera suivi de  
résultats autres que ceux désirés. Par la  
malle \$1 00. Détails comp ets (scellés), 3  
cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal,  
Canada. En vente par John T. Lyons, coin  
des rues Craig et Bl ury.

ÉCOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique  
Leçons privées données à l'atelier ou à domi-  
cile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEUNTIN

Artiste-peintre.  
No 63, rue St-Jacques, Montréal

PRENEZ LE  
REMÈDE DE DASEY

LE GRAND REMÈDE FRAN-  
ÇAIS contre la DYSPESIE,  
les AFFECTIONS BILKUSES, la  
CONSTIPATION et toutes les mala-  
dies de l'ESTOMAC, du FOIE et des  
INTESTINS.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : \$1.00

THIS PAPER may be found on file at Geo. P.  
Rowell & Co's Newspaper Ad-  
vertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising  
contracts may be made for the "MONDE ILLUSTRÉ".

OXYR Guérit les nerfs et le cer-  
veau ; c'est-à-dire le siège  
des principales maladies :  
Giant Food La dispepsie, la consom-  
tion, le manque de force, les erreurs de jeu-  
nesse, la maladie de cœur, de foie, des ro-  
gnons ; donne une vie nouvelle à tout le  
corps. En vente chez S. LACHANCE, 1530,  
rue Ste-Catherine. Ou envoyer sur récep-  
tion du prix 35c. OXYR AG'Y, P. O., box  
748, Montréal, P. Q.

25, rue St-Pierre, Montréal

Montréal, 19 Janvier 1891.

J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D.,

Mon cher Monsieur. — Je me fais un de-  
voir de témoigner de l'excellence de votre  
Sirop de Térébenthine. Je m'en suis servi  
pour le traitement d'une laryngite aigue  
dont je souffrais depuis plus de neuf ans.  
Une seule bouteille m'a complètement gué-  
ri. Veuillez agréer mes remerciements

Votre tout dévoué,

C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I

EMPLOYEZ LES

EXTRAITS

"Crown Brand"

Vendus par tous les épiciers  
importants

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET ÉVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées



C. ALFRED CHOUILLOU,  
Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les che-  
veux de la préparation délicate et rafraîchis-  
sante. Elle entretient le scalp en bonne santé,  
empêche les peaux mortes et excite la pousse  
d'excellent article de toilette pour a cheve-  
ture. Indispensable pour les familles. 25 cts  
la bouteille

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
153 rue St-Laurent

BAUME NASAL

C'est un remède certain et prompt pour  
guérir le Rhume de Cerveau dans toutes  
ses phases.

SOULAGE, NETTOIE,  
GUÉRIT.

Soulage à l'instant, Guérit pour  
toujours, Infaillible.

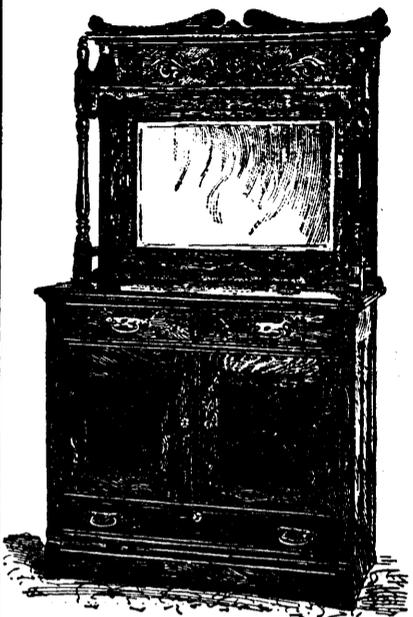
Plusieurs soignées maladies sont sim-  
plement des symptômes du Catarrhe, tel  
que : Mal de tête, surdité partielle, perte  
de l'odorat, mauvaise haleine, crachats  
glabreux, nausées, sensation de débilité,  
etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes  
ou d'autres semblables, c'est qu'il y a un  
Catarrhe ; vous ne devez pas tarder de  
temps pour vous procurer une bouteille  
de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps,  
un rhume de Cerveau négligé résulte en  
un Catarrhe, suivi consommation et de mort.  
Le BAUME NASAL est en vente chez  
tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de  
poste payé sur réception du prix (50cts.  
ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE

RENAUD KING & PATERSON

Meubles ! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHÈNE

Seulement \$22.50

Le plus beau choix de meubles en chêne et  
en noyer noir qu'il y ait à Montréal.  
Ne manquez pas de visiter cet établisse-  
ment avant de faire vos achats.

PACIFIQUE  
CANADIEN

Courses a Bel Air

10 ET 12 SEPTEMBRE

Des trains spéciaux laisseront la gare du  
Windsor pour Bel Air à 2 heures p. m. le

10 SEPTEMBRE

et à 1.30 et 2.00 heures p. m. le

12 SEPTEMBRE

Retour à 5.50 heures p. m. les deux jours.

Billets aller et retour  
avec l'entrée 50c

Le 12 septembre, les trains qui se ren-  
dent à Bel Air à 6.42 p. m. arrêteront à  
la station de Vaudreuil pour accommoder  
les passagers.

Pour autres informations s'adresser

aux

BUREAUX des BILLETS à MONTREAL

266, rue St-Jacques et aux stations

LAURENT LAFORGE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos  
HARDMAN, de N.Y., et MANHALL &  
WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix  
de PIANOS et ORGUES fabriqués en Ca-  
nada.

Catalogues expédiés sur demande. Ac-  
cords et réparations faits à ordre.  
Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1597

**MAISONS RECOMMANDÉES**

**NEW-YORK**  
**Hôtel Lantelme**  
 40 Union Square—Maison Française de 1ère ordre, Prix modérés

**MONTREAL**  
**RESTAURANT OCCIDENTAL**  
 121, rue Vitré, Montréal

**GEORGES CHARTRAND**  
 1634, Notre-Dame  
 Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, cigars de choix, etc., etc.

**HOTEL JACQUES-CARTIER**  
 22, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER  
 Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.  
 J. P. MARTEL, Prop. Montréal

**V. ROY & L. E. GAUTHIER,**  
 Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro  
**180 - RUE SAINT-JACQUES - 180**  
 Édifice de la Banque d'Épargne  
**VICTOR ROY L. E. GAUTHIER**  
 Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

**A. PREFONTAINE,**  
 ARCHITECTE  
 Successeur de feu Victor Bourgeau  
 12, Place d'Armes, Montréal

**V. LACOMBE,**  
 Architecte et Mesureur  
 897, RUE STE-CATHERINE  
 Entre les rues Delormier et Parthenais  
 Montréal

**J. EMILE VANIER**  
 (Ancien élève de l'École Polytechnique)  
 INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR  
 197, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal  
 Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

**B. CHALIFOUX**  
 ARTISTE-PHOTOGRAPHE  
 Spécialité pour vues groupées, agrandis dans toutes es dimensions.  
 S'adresser : 437, Laguchetière, Montréal.

**J. B. RESTHER & Fils,**  
 ARCHITECTES  
 Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial  
 107, RUE SAINT-JACQUES  
 Tél. Bell 1800 MONTREAL

**D. J. LABONTE**  
 CHIRURGIEN-DENTISTE  
 258, RUE ST-LAURENT  
 Extraction de dents sans douleur. Dentiers faits par les procédés les plus nouveaux.

**G. MANN**  
 ARCHITECTE  
 New - York Life Building  
 Chambre 213 et 214. Tel. Bell 1820.

**HARTSHORN'S**  
**SELF-ACTING**  
**SHADE ROLLERS**  
 Beware of imitations.  
 NOTICE AUTOGRAPH OF THE GENUINE HARTSHORN.  
 Insist upon having the HARTSHORN.  
 SOLD BY ALL DEALERS.  
 Factory, Toronto, Ont.

**Jeux d'esprit et de combinaison**

(La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadiens-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.)

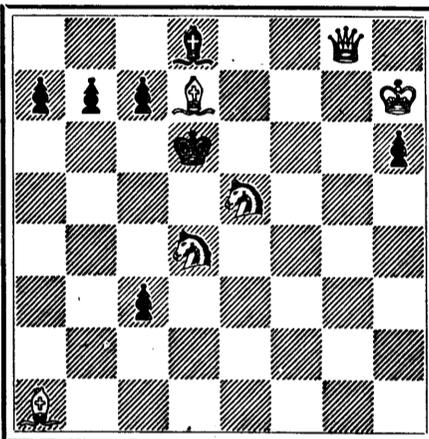
No 7.—ENIGME

A m'annoncer trop promptement,  
 C'est à tort que l'on se hasarde ;  
 A vos yeux plus je parais grand,  
 Et plus j'ai besoin qu'on me garde.  
 Femme qui me cache un seul jour  
 Éprouve souvent un malaise ;  
 Je n'existe plus en amour,  
 Et sans avoir de corps, je pèse.

PROBLEME D'ECHECS No 4

Composé par M. JOHN HENDERSON, Montréal

Noirs—7 pièces



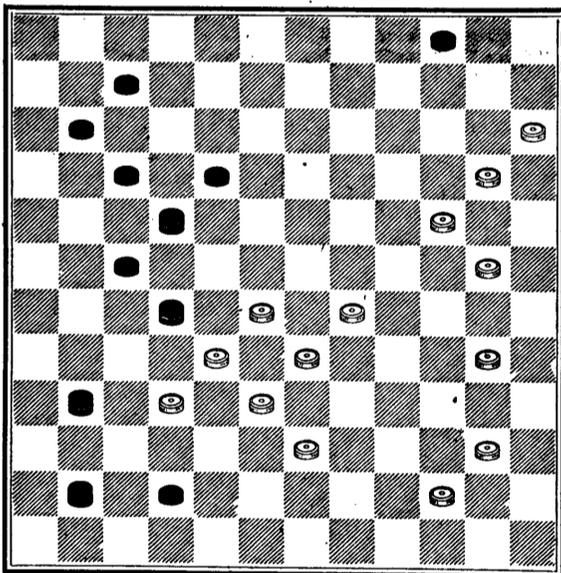
Blancs—6 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

PROBLEME DE DAMES No 4

Composé par M. E. SAINT-AURICE, Montréal

Noirs—11 pièces



Blancs—14 pièces  
 Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES No 3		SOLUTION DU PROBLEME D'ECHECS No 3	
Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
60 à 54	32 à 15	1 D 4 R	1 P pr D
50 à 45	37 à 39	2 P 5 F D, mat	
54 à 48	15 à 54		Si : 1 P R pr P
71 à 65	54 à 71	2 D 7 R, mat.	Si : 1 P D pr P
51 à 46	71 à 29		Si : 1 R 3 R
46 à 24	80 à 17	2 D pr P, mat	
69 à 28	1 à 60		
66 à 53	partie gagnée	2 D fait échec et mat.	

Solution du logogriphe No 4.—Les mots sont : Haine et Ane.  
 Solution de la fantaisie arithmétique No 5.—Les nombres demandés son 24 et 28  
 Opération : 24 + 8 = 32 8 + 8 = 16.

Solutions justes du problème d'échecs.—MM. J. W. Shaw, G. M. Damien, T. O. Huot, Montréal ; La Lambert, St-Paul, Mino. ; Albert Leconte, St-Jean-Baptiste ; F. D. Saint-Louis, Valleyfield. ; F. G. Masson, Québec.  
 Solutions justes du problème de Dames.—MM. M. l'adoucœur Ste-Cunégonde ; J. A. Bleu, Montréal ; Eméry Emond et un Amateur, Ottawa ; Thaddée Brunet, fils Lachine.  
 Solutions justes des jeux d'esprit.—Oscar Genest, Mlle R. E. Richard, Warwick ; J. O. Godin (Nos 2, 3, 4), Cap Santé ; Alph. Guérette, Lévis ; A. R. Charest, Sainte-Anne de la Pérade ; Mme Louis Delorme, St-Henri de Montréal ; Azelie G., Raoul L., Adhémar Delorme, Montréal.

**Nul Remède Universel**

N'a encore été découvert; mais, comme au moins les quatre cinquièmes des maladies humaines ont leur source dans l'Impureté du Sang, une médecine qui restaure ce fluide à une condition saine arrive presque à être une cure universelle. La Salsepareille d'Ayer agit sur le sang dans toutes les périodes de sa formation, et est, par conséquent, adaptée à une plus grande variété de maladies qu'aucune autre médecine connue. Les

**Furoncles et les Boutons**

Qui résistent à un traitement ordinaire, cèdent à la Salsepareille d'Ayer après un essai comparativement court.

Mr. C. K. Murray, de Charlottesville, Va., écrit que durant des années il était affligé de furoncles qui lui causaient beaucoup de souffrances. Ceux-ci furent suivis de boutons rouges dont il avait plusieurs à la fois. Il commença alors à prendre de la Salsepareille d'Ayer, et après en avoir pris trois flacons, les boutons disparurent, et depuis six ans il n'a pas eu même l'apparence du moindre petit bouton.

Cette insidieuse maladie, la Scrofule, est la cause fertile d'innombrables maux, la Consommation étant l'un de plusieurs également fatals. Les éruptions, les ulcères, le mal aux yeux, la faiblesse et l'épuisement des muscles, un appétit capricieux et autres maux semblables, sont presque des indications certaines d'une infection scrofuleuse dans le système. Beaucoup de figures, qui autrement seraient belles, sont défigurées par des boutons, des éruptions, de vilaines pustules, qui proviennent de sang impur, montrant le besoin de la Salsepareille d'Ayer pour remédier au mal.

Tous ceux qui souffrent des désordres du sang devraient essayer de la Salsepareille d'Ayer—éviter de se servir de toutes poudres, onguents, lotions, et spécialement de compositions bon marché et sans valeur, lesquelles, non seulement, manquent d'effectuer une guérison, mais plus fréquemment aggravent et confirment les maladies que des annonces mensongères promettaient de guérir.

**Ayer's Sarsaparilla,**

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendue par tous les Pharmaciens. Prix \$1; six flacons, \$5.

**SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE**

du Dr NEY

Pour le soulagement et la guérison de l'Asthme, de la Bronchite, du Catarrhe, du Croup, etc.



Après une expérience de nombre d'années chez une foule de personnes, le SPECIFIQUE DU Dr NEY est offert au public en toute confiance. Les mérites de cette excellente préparation sont attestés par de nombreux témoignages. Faute d'espace, nous ne donnons que quelques extraits de deux de ces attestations.

La Rev. Sœur A. Boire, de l'Hopital Général de St-Boniface, Manitoba, dit :  
 ".... Quant à l'effet de votre Spécifique Anti-asthmatique, je crois qu'il vaut ce qu'il promet. S'il ne guérit pas toujours, il soulage infailliblement."  
 St-Boniface, 8 juin 1887. SOEUR A. BOIRE.

Le Dr G. Desrosiers écrit, 15 nov. 1890 :

"J'ai fait usage du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU Dr NEY dans plusieurs cas d'asthme avec très bon succès. J'ai eu un cas particulièrement grave dans la personne d'un vieillard de 73 ans, asthmatique invétéré depuis 12 à 15 ans. Cet homme était tellement mal, qu'il craignait la suffocation. Je lui fis aspirer la fumée du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU Dr NEY, et aussitôt la respiration reprit son cours régulier. Il y a de cela plusieurs semaines, et, d'après ce que j'en sais, sa santé a été excellente depuis cette époque. Je n'ai donc qu'à me louer de l'usage de cette excellente préparation."  
 St-Félix de Valois, G. DESROSIERES, M. D.

Vendu par tous les pharmaciens en boîtes de 50 cts et de \$1.00.  
 Franco par la maille sur réception du prix.

SEUL PROPRIÉTAIRE  
**L. ROBITAILLE, Pharmacien**  
 JOLIETTE, P. Q.

**Saint-Nicolas**, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

**ANNONCE DE  
John Murphy & Cie**

**Grande Ouverture**

de la saison d'automne dans les départements d'étoffes à robes, soieries, flanelles, marchandises de fantaisie, etc.  
Une grande quantité de marchandises nouvelles viennent d'être marquées et sont maintenant offertes en vente.  
Le choix est grand.  
Les marchandises sont supérieures.

**DEPARTEMENT DES MARCHANDISES DE FANTAISIE**

Dans ce département les dames trouveront un choix immense de dentelles noires (hautes nouveautés), de passementerie, rubans, collets, fichus, dentelles pour draperies de robes, mouchoirs dans tous les patrons et qualités : ainsi qu'une ligne complète de vêtements, le tout à des prix exceptionnellement avantageux.

**DEPARTEMENT D'ETOFFES A ROBES**

Le département d'étoffes à robes, qui est certainement le plus important qu'il y ait en cette ville, soutiendra cette année sa bonne réputation.

**JOHN MURPHY & CIE**

Soin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

**LE GRAND TRONC  
EXCURSIONS**

Des billets aller et retour seront émis à Montréal aux prix réduits ci-dessous.

**EXPOSITIONS des CANTONS de L'AST SHERBROOK**

Septembre 3 et 4 ..... \$2.25  
Septembre 1er, 2 et 5 ..... 3.35  
Retour jusqu'au 7 septembre 1891

**EXPOSITION INDUSTRIELLE TORONTO**

Septembre 12 et 14 ..... \$7.00  
Septembre 13, 15, 16, 17 et 18 ..... 10.00  
Retour jusqu'au 31 septembre 1891

**EXPOSITION DU CANADA CENTRAL OTTAWA**

Septembre 29 et 1er octobre ..... \$1.51  
Septembre 23 au 28 et 30 ..... 3.50  
Retour jusqu'au 3 octobre 1891

Billets émis à des taux proportionnels des autres stations.  
S'adresser aux agents de la Compagnie et aux bureaux de billets, Gare Bonaventure et 143 rue St-Jacques

W. M. EDGAR Ag. Gén. des Passagers.  
L. J. SEARJEANT, Gérant Général.

**MUSIQUE NOUVELLE**

Dolores, valse, Waldteufel, 20c ; Circassienne, valse, G. Marsailhou, 20c ; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c ; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c ; Marionette, polka, F. Behr, 20c ; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst 20c ; Race Course, galop, C. D. Blake 20c ; Marche Fantastique, A. Latour 15c Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c ; Chautauqua lake, valse, W. Baker, 10c ; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c ; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Maack, 10c ; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c ; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c ; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

11c. pour les morceaux de 10c.  
J. G. Yox,  
1898 rue Sainte-Christine.

**Le Musée des Familles**, publication bimensuelle très Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1898) : Paris, 14 francs, Département, 16 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave 15, rue d'Assolvi, Paris (France)

**LA COMPAGNIE D'ASSURANCE  
"WESTERN"**

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890 ..... \$3,001,933 57  
Sécurités pour les assurés ..... 1,916,186 30

BUREAU A MONTRÉAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français.

J. H. ROUTE & Cie., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

15191

LE

**JOHNSTON'S FLUID BEEF**

Est une excellente nourriture pour les enfants, vue qu'il contient toute la matière nécessaire pour la formation de la chair, des muscles et de os.



DE W. D. McLAREN

Est la plus économique



TIRAGE EN SEPTEMBRE 1891 le 2 et 16

5134 LOTS VALANT ..... \$52,740  
GROS LOT VALANT ..... \$15,000

Le Billet : \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandes les circulaires à

S. E. LEFEBVRE, Gérant

51, rue St-Jacques, Montréal, Canada



**REGULATEUR**  
de la santé de la femme

**LES TORTURES CORPORELLES**

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. L. Rivière de Manville, R. J., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Fermes Porons Plasters" (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la maille sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS, Agents pour le Canada.



A toute mère qui enverra son nom et son adresse sur une carte postale nous lui enverrons deux échantillons de la nourriture LACTEE de NESTLÉ pour quatre repas. Cette nourriture, n'exige pour sa préparation qu'un peu d'eau. C'est la diète la meilleure et la plus sûre pour protéger les enfants contre les maladies provenant des chaleurs d'été. Parlez en à votre médecin.

THEOS. LEHRING & CIE. Seuls Agents

**SANS PEUR ET SANS REPROCHE**

SAVONS MEDICAUX

DU

**DR V. PERRAULT**

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

**NUMEROS ET USAGES DES SAVONS**

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.  
Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres  
Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.  
Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.  
Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.  
Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.  
Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES  
Saint Eustache. P.Q.



A pamphlet of information and abstract of the laws, showing How to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free. Address MUNN & CO. 361 Broadway, New York.

**Attraction sans précédent**

Plus d'un million distribués



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie des Sciences, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

*Ed. Levesque*  
*J. A. Early*

Commissaires  
Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers palerons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Walsley, Prés. Louisiana National Bk  
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk  
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk  
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

**Grand Tirage Mensuel.**

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 13 OCTOBRE 1891

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

**LISTE DES PRIX**

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
3 PRIX DE 10,000 sont.....	30,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

**PRIX APPROXIMATIFS**

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

**PRIX TERMINAUX**

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,064.80

**PRIX DES BILLETS :**

Billets complets, \$20 ; Demi, \$10 ; Quarts, \$5, Dixièmes \$2 ; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50  
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

**IMPORTANT.**—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous palerons toutes les frais, et nous payons tous les frais d'Express des BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adresses :  
PAUL CONRAD,  
NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mille neuf cent dix-neuf.